

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

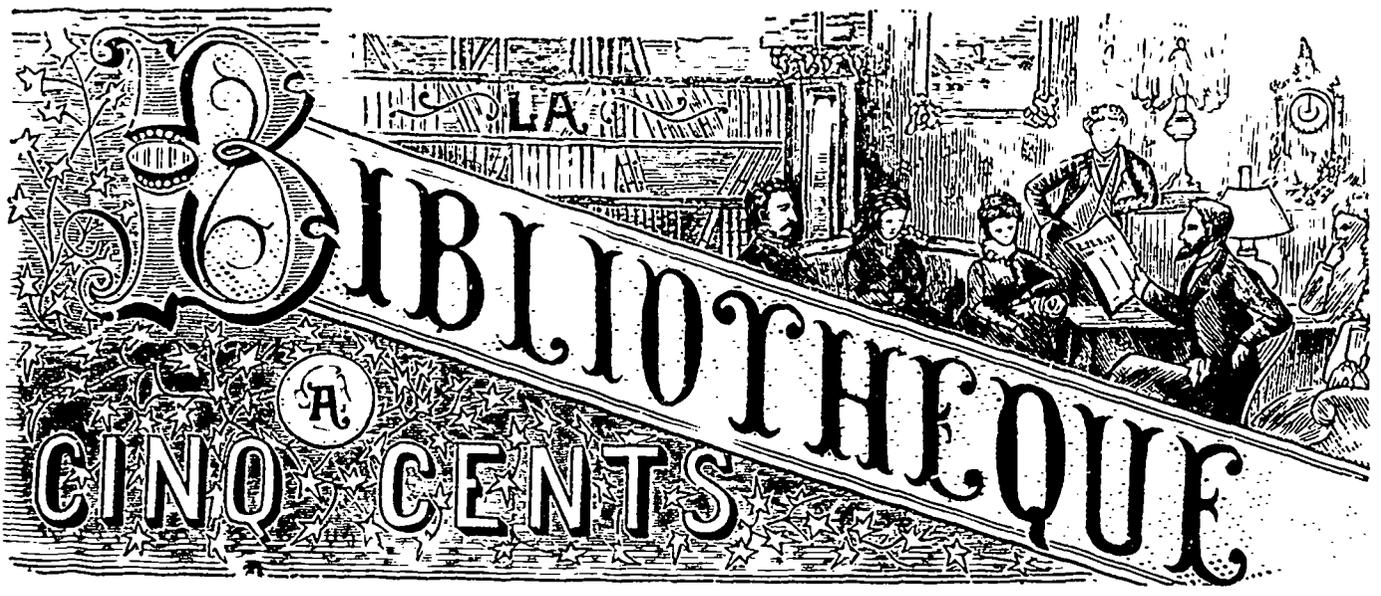
The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
										←	



Publiée par POINIER, BESSÈTE & C^{IE}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. III

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 5 MAI 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 4

LE COMTE D'OLLIGNY



Quoiqu'il arrive, je jure que je n'épouserai jamais le comte d'Olligny.

LE COMTE D'OLLIGNY

(L'épisode qui précède a pour titre *L'Arme Revolatrice*)

I

UNE TEMPÊTE DANS UNE LETTRE

Adrien s'était décidé à refuser le superbe cadeau de la baronne, uniquement parce que son orgueil s'était révolté à l'idée qu'on prétendait payer une bonne fois le service qu'il avait rendu. Il avait compris que l'objet d'art n'était qu'un prétexte à dissimuler une récompense plus matérielle.

Cette humiliation, il n'avait pas voulu la subir.

Mais, si l'amour souffle tous les courages, il inspire aussi toutes les lâchetés.

A peine le domestique eut-il remporté le vase précieux que le jeune peintre se reprocha la détermination qu'il avait prise.

Comment son refus serait-il interprété ?

Ne lui fermerait-il pas à jamais la porte d'un cœur qui déjà, ne paraissait guère disposé à se rendre ?

Ah ! s'il l'avait su, comme il aurait courbé sa dignité aux exigences de son amour !

Et cependant une voix secrète lui disait qu'il avait bien fait. Était-ce celle de sa conscience ? Était-ce celle de son intérêt ?

On le comprendra par l'effet que produit sur la baronne le retour du domestique.

Mme de Vorcelles venait de recevoir une lettre qui lui causait une grande joie, à en juger par l'expression rayonnante de sa physionomie.

Après l'avoir parcourue rapidement, elle fit appeler sa fille, qui, depuis deux ou trois jours, se tenait obstinément dans sa chambre.

Hélène entra, et, voyant le visage radieux de sa mère, s'imagina quelque bonne nouvelle à lui annoncer.

— Quand je te le disais ! s'écria la baronne, dès qu'elle aperçut sa fille.

— Quoi donc ? demanda Hélène.

— Tu ne te rappelles plus notre conversation d'il y a trois jours ?

— Je ne sais... balbutia la jeune fille en consultant ses souvenirs.

— Je te disais que, si tu voulais, tu deviendrais comtesse.

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est plus vrai que jamais. Si tu veux l'être, tu le seras, fit la baronne avec une volubilité expansive.

Mais le visage d'Hélène, que la joie de sa mère avait déridé tout d'abord, se rembrunit subitement.

— Comment cela ? dit-elle froidement.

— Je viens de recevoir par écrit la demande formelle de ta main.

— Ah ! fit Hélène d'un ton glacial.

— Or, dans cette lettre on m'annonce que la demande officielle et de vive voix sera faite auprès de moi avant trois jours.

— Du reste, écoute cette lettre ; tu vas voir comme elle est galamment tournée.

A ces mots, Mme de Vorcelles tira de sa poche la missive qu'elle y avait glissée, et lut à haute voix :

« Chère madame et baronne,

« Peut-être avez-vous oublié la confiance que je vous fis cet été à Dieppe ; mais, si l'on vous en souvient, je ne puis croire que vous vous soyez trompée un seul instant sur le sens des quelques paroles que je vous adressai... »

— En effet, dit Mme de Vorcelles, c'était si clair que je t'en ai touché deux mots ces jours-ci, avant même d'avoir reçu ce billet.

Hélène écoutait d'un air distrait. Pas un muscle de son visage n'avait tressailli.

— Je continue, poursuivit la baronne en reprenant sa lecture :

« J'en avais la conviction si intime, l'incomparable beauté de Mlle Hélène est restée si profondément gravée dans mon cœur et présente à ma pensée que je n'ai pas été maître d'imposer silence à mon amour.

« L'autre jour, chez moi, dans mon château de Lépeau, en présence de mes amis, j'ai formellement annoncé mon intention bien arrêtée de solliciter près de vous la main de votre fille.

« Comme deux ou trois des personnes qui m'ont entendu sont de retour à Paris, je ne voudrais pas que vous apprissiez par un autre que moi l'inconséquence que j'ai commise, et dont il ne faut accuser que la bien légitime et pardonnable impatience avec laquelle j'ambitionne le titre d'époux.

« J'aurai l'honneur de me présenter chez vous dans trois jours et d'aller mettre à vos pieds les sentiments de respectueuse affection dont je vous prie de vouloir bien agréer l'expression sincère.

« Votre plus fidèle et dévoué... »

— Pardon, fit brusquement Hélène, au moment où sa mère allait lire la signature apposée au bas de cette longue épître. Je demande à placer un mot.

— Parle, fit la baronne, mais ne veux-tu pas auparavant connaître le nom de celui qui nous écrit de si jolies choses ?

— Au contraire, mère, je tiens à ne pas le savoir, car, avant tout, je desirais faire une restriction, une seule.

— Je t'écoute, dit Mme de Vorcelles attentive.

— Ne croyez pas, chère mère, que depuis la conversation à laquelle vous venez de faire allusion, j'aie été sans songer au sujet que vous avez effleuré. Je connais trop votre inquiète sollicitude pour n'avoir pas pris en considération la confiance que vous m'avez faite, et je vous aime trop de mon côté pour ne pas faire quelques concessions à votre sagesse. Pourtant...

— Ah ! il y a un pourtant, dit en souriant la baronne.

— Un seul, mère je vous l'ai dit. Pourtant donc, il faut bien que nous soyons d'accord sur le choix que nous allons faire.

« A vous parler franc, le mariage sans amour est pour moi le plus odieux des trafics. Je sais qu'il est dans nos mœurs, que de tout temps il en a été ainsi, — plus ou moins ; — je ne prétends donc pas m'élever contre un état de choses que je me contente de déplorer.

« Au besoin, je me résignerais comme tant d'autres, je prendrais soin de mon bonheur, bien plus encore de celui d'un mari pour lequel je n'aurais dans ce cas que peu de sympathie ; mais si je ne lui demandais pas son amour, et si je ne lui apportais pas le mien, tout au moins faudrait-il qu'il n'y eût pas entre nous d'antipathie radicale.

« Est-ce trop exiger ?

— Assurément non, répondit la baronne.

— J'ai donc consulté nos relations, continua Hélène, et, dans le nombre, j'ai relevé le nom de huit comtes qui peuvent à la rigueur aspirer à ma main.

« Parmi ces huit prétendants possibles, cinq me sont aussi indifférents les uns que les autres, c'est-à-dire qu'ils ont toutes les qualités requises pour faire un mari qu'on n'aime pas, mais avec lequel on peut vivre.

« Des trois autres, deux seulement ne me sont aucunement sympathiques.

« Quant au troisième, il possède au suprême degré ce vice d'antipathie insurmontable que je vous signalais tout à l'heure, que rien ne sera jamais capable d'atténuer, ni prières, ni ordres, ni menaces.

« Vous le voyez, chère mère, je vous fais la part belle. Sur huit comtes je vous en abandonne cinq, sept au besoin, mais à la condition qu'il ne sera, sous aucun prétexte, question du huitième.

Et ce huitième c'est...

C'est le comte Raymond d'Olligny.

—Mais tu est folle ! s'écria la baronne interdite.

—Pourquoi ? demanda la jeune fille. Est-ce que par hasard la lettre que vous venez de me lire serait précisément de celui pour lequel j'ai fait une restriction ?

—Mais certainement. Quel autre que lui a la position brillante dont je te parlais, l'immense fortune que je t'annonçais ? Allons, sois franche, tu le savais, et tu as imaginé ce moyen de te soustraire à cette union.

—Car l'honneur ! mère, je l'ignorais, dit Hélène avec sincérité.

—Mais que lui reproches-tu donc à M. d'Olligny ? N'est-il pas noble, assez riche, assez jeune, assez bien fait de sa personne ? énuméra Mme de Vorcelles.

—Il a tout cela, répondit froidement la jeune fille, mais si "la femme de César ne doit pas être soupçonnée", le mari d'Hélène ne doit pas l'être davantage.

—Or vous n'ignorez pas, mère, que ce comte d'Olligny a été accusé d'avoir fait une fortune douteuse et d'avoir hâté la mort de son père. C'est une calomnie, je le veux bien, je le crois même, car si je ne le croyais pas, vous savez bien que de ma vie je ne lui aurais pas parlé, et vous-même n'auriez jamais reçu un misérable de cette espèce, mais il me suffit qu'il ait donné carrière à de tels bruits pour que jamais ma main ne se pose dans la sienne.

—C'est de l'enfantillage, cela, ma chère ! fit la baronne avec pitié. Tu reviendras sur cette absurde répugnance...

—Jamais ! protesta Hélène.

Ce fut à ce moment que le domestique entra et remit à Mme de Vorcelles la lettre et le paquet qui lui avait donné Adrien.

Du premier coup d'œil, la baronne reconnut l'aiguière qu'elle destinait à l'artiste, et que celui-ci lui renvoyait.

Elle déchira l'enveloppe de la lettre qu'il lui écrivait la nuit, et la froissa dans ses deux mains avec humeur.

—Qu'y a-t-il donc ? interrogea Hélène qui se radoucit aussitôt.

—Il y a que ce monsieur Adrien refuse le cadeau que nous voulions lui faire, répondit sa mère d'une voix ironique.

—J'en étais sûre, je vous l'avais dit.

—Belle expérience que la tienne ! répliqua la baronne avec dépit. Pouvais-je supposer qu'un malheureux artiste s'aviserait de se blesser des procédés que nous employons pour nous acquitter envers lui ?

—Mais enfin, que vous écrit-il ? Ne puis-je pas en prendre connaissance ?

—Oh ! rien ne s'y oppose, fit Mme de Vorcelles. Ce billet est d'une fatuité, d'une outrecuidance...

En même temps, avec un geste de dédain, elle tendit à sa fille le papier que tourmentaient ses doigts crispés.

Hélène le parcourut des yeux avec empressement. Ses regards brillaient d'une joie secrète et son visage se colorait d'une vive rougeur.

—Que trouvez-vous dans cette lettre de fat ou d'outrecuidance ? demanda-t-elle. Elle est plutôt digne et modeste.

—Ne vas-tu pas le défendre, à présent ?

—Ce n'est pas lui que je défends, c'est mon opinion, celle que je vous ai exprimée le jour où, malgré mon humble avis, vous avez absolument voulu acheter cette pièce d'orfèvrerie. Vous ai-je, oui ou non, prédit qu'il ne l'accepterait pas ? Eh ! ma prédiction se réalise. Comment ! voilà un homme qui ne vous demande rien, et vous prétendez lui imposer votre reconnaissance ou la traduire en numéraire ?

—C'est cela, fit la baronne, les dents serrées, il ne te manque plus que de prendre contre moi le parti de ce malhonnête.

—Un malhonnête sans qui nous serions depuis longtemps au fond de la mer.

—Eh ! qui te dit le contraire ? riposta Mme de Vorcelles en frappant du pied. Il n'en est pas moins vrai que nous restons les obligées de ce... monsieur.

—Qu'est-ce que cela peut vous faire ? fit observer Hélène.

Quant à moi, je me sens parfaitement de force à supporter le poids de ma reconnaissance.

—C'est un peu trop ce qu'il me semble, répliqua la baronne avec aigreur. Heureusement que nous sommes seules, car si quelqu'un t'entendait, il pourrait croire, on vérité...

—Quoi donc ? demanda fièrement Hélène.

—Que les façons d'agir de ce jeune homme sont de ton goût.

—Pourquoi m'en cacherais-je ? dit franchement la jeune fille. Les nobles cœurs et les sentiments généreux ne courent pas les rues, on peut bien les saluer quand on les rencontre.

—Tu l'aimes donc ? s'écria sa mère effrayée.

—Je n'ai pas dit cela, répondit Hélène qui baissa les yeux, mais vous pensez bien que si l'on me donnait à choisir entre M. Adrien et M. d'Olligny, je n'hésiterais pas.

—Tu prendrais M. Adrien ?

—Les yeux fermés.

—Eh bien ! je te garantis, moi, que cela ne sera pas, éclata la baronne poussée à bout. Tu épouseras le comte, dussé-je, pour t'y contraindre, employer mon autorité, dussé-je invoquer celle de la famille réunie.

—Ma bon mère, fit tristement Hélène, voilà la première fois qu'un nuage s'élève entre nous. Je vous prends à témoin que ce n'est pas moi qui l'ai amené. Vous avez formé le projet de me marier, sans me nommer celui qui prétendait à ma main. De tous ceux qui y avaient quelque titre, je n'en ai proscrit qu'un, au seul sur huit, et c'est précisément celui-là que vous voulez m'imposer. Je me plais à croire que vous-même, et ma famille avec vous si vous le jugez nécessaire, reconnaîtrez l'injustice de cette résolution.

—Maintenant, il faut que je vous ouvre mon cœur, afin que vous sachiez que ce n'est pas une fille rebelle qui vous parle.

—Quel qu'il fût, le parti que vous m'auriez proposé n'aurait pas eu mon approbation. Ce n'est pas ma faute si vous m'avez élevée à respecter tout ce qui est grand et beau. C'est la vôtre, et je vous en remercie. Pourquoi vous étonner alors que je ne partage pas les idées du siècle sur le mariage ? Pourquoi voulez-vous que je le considère purement et simplement comme une association de deux capitaux, quand je sens battre au fond de mon cœur quelque chose de plus noble que cette réunion de deux fortunes en une seule ? Le bien-être matériel est-il l'unique but de la vie ? Le bonheur consiste-t-il seulement à atteler à une calèche quatre chevaux à la Daumont ? à avoir des diamants, des cachemires, des dentelles ?

—Vous ne m'avez jamais appris cela, mère. Je vous ai surprise à pleurer cent fois le mari que vous avez perdu, et, quand je voulais vous consoler, vous me repoussiez doucement.

—Je l'aimais tant ! me répondiez-vous.

—Ah ! je sais bien que vous vous le rappelez, chère mère, puisque vous vous détournez encore pour essuyer une larme. C'est donc bien beau, et pur, l'amour, pour qu'il survive à vingt années, pour que le seul souvenir de ces félicités passées vous arrache un pleur au milieu de vos plaisirs et fasse évanouir vos colères !

—Et vous voulez me refuser ce bonheur, vous qui l'avez goûté ? Vous voulez me condamner à vivre auprès d'un homme que votre autorité ne parviendrait jamais à me faire estimer !

—Vous avez pensé m'éblouir avec son nom, me fasciner avec ses richesses ! Mais qu'auriez-vous dit si je vous avais docilement obéi ? Vous n'auriez pas reconnu votre enfant, vous vous seriez demandé ce qu'elle avait fait des principes que vous lui aviez enseignés, vous l'auriez confondue avec ces écervelées, à la mode, dont les toilettes extravagantes ne recouvrent qu'un corps vide, dont le cœur est atrophié, l'esprit dévoyé. Non, je ne suis pas de celles-là, mère, et je m'en félicite. J'ai, Dieu merci ! grâce à vous, des sentiments plus délicats ; je veux être aimée, je veux aimer.

—Je ferai tous les sacrifices à vos désirs, aux convenances

même ; mais ne me demandez pas l'impossible, de peur que, cédant à des entraînements plus d'accord avec mes goûts et avec mon cœur, je ne cherche à me soustraire au malheur que vous me faites entrevoir.

—Quels entraînements ? demanda Mme de Vorcelle, que ce seul mot rappela à elle-même.

Hélène ne répondit pas. Elle demeura digne et calme.

—Est-ce une menace ! reprit la baronne dont les sourcils se froncèrent. Alors, puisque tu me connais si bien, tu dois savoir que la menace n'irrite au lieu de me désarmer. Réponds, je l'exige, de quels entraînements veux-tu parler ? Ton cœur se serait-il fourvoyé ? Aimerais-tu quelqu'un que tu rougirais de nommer ?

—Vous ne pensez pas ce que vous venez de dire, fit Hélène avec une angélique douceur. Quant à moi, je ne saurais vous répondre en l'état de surexcitation où je vous vois pour la première fois de ma vie. Mais, poursuivit-elle en se redressant fièrement, le jour où j'aimerai, où je l'avouerai hautement, je ne craindrai pas qu'on dise de celui que j'aurai choisi : "Celui-là a volé ses millions, celui-là a tué son père."

A ces mots, Hélène se retira sans forfanterie, sans dépit apparent, humble, et courbant la tête devant le regard courroucé de sa mère.

Quant elle eut disparu, la baronne put envisager de sang froid la position embarrassante où la plaquait le refus formel de sa fille. Elle lui aurait pardonné peut-être l'insurmontable aversion qu'Hélène avait témoigné pour Raymond, mais en se rappelant les allusions, les reticences, les demi-aveux que la jeune fille avait laissés échapper, la chaleur avec laquelle elle avait pris le parti de l'artiste, elle se demanda si Hélène n'aimait pas Adrien.

Sa sollicitude maternelle s'alarma de ce qu'elle croyait être le malheur de sa fille. Non pas qu'elle eût la moindre doute sur l'honorabilité du jeune peintre, mais parce qu'il était sans nom, sans fortune, et qu'elle redoutait pour sa fille les résultats d'une si monstrueuse mésalliance.

La frayeur qu'elle avait de cet amour la rejeta plus que jamais dans les bras du comte.

"Je vous attends, lui écrivit-elle séance tenante. Ne vous effrayez d'aucune résistance. Je réponds du succès."

Et elle fit jeter cette lettre à la poste, sans même en prévenir sa fille.

Quant à Adrien, il ne soupçonnait pas la tempête que sa lettre avait soulevée.

Assis devant une toile inachevée, découragé, songeant à l'amour insensé contre lequel il était impuissant à lutter, il n'avait pas encore pu se remettre au travail.

A peine avait-il tourné la tête en entendant vibrer la sonnette de l'antichambre.

Tout à coup, il se redressa.

Sa domestique venait de soulever la portière de l'atelier et lui avait dit ce nom :

—Le prince Adjir !

En effet, impassible et souriant comme par le passé, le rajah s'avancait au-devant d'Adrien.

II

QUEL TABLEAU DÉSIRAIT LE NABAB

Le prince Adjir faisait ses visites. Il était venu en grande cérémonie, dans une voiture attelée de deux magnifiques chevaux, conduite par un cocher à perruque, et escorté par deux valets de pied poudrés à blanc.

Jamais équipage semblable ne s'était arrêté devant la porte de la maison.

Aussi quand le nabab, vêtu de ces splendides costumes qu'il portait d'ordinaire, demanda au contraire le nom d'Adrien, celui-ci conçut pour son locataire une estime et un respect qu'il n'avait jamais professés jusqu'alors.

Le prince pénétra dans l'atelier, il tenait à la main un rouleau de papier.

Adrien s'empressa de lui offrir un siège.

—A quel heureux hasard dois-je l'honneur de votre présence ? demanda-t-il.

—Ce n'est point un hasard, répondit l'Indien. Ne vous rappelez-vous plus ce dont nous sommes convenus ?

—Excusez-moi, prince, dit l'artiste, mais je ne me souviens pas...

—Ne vous ai-je pas annoncé l'autre jour, en allant chez le comte d'Olligny, que j'avais un tableau à vous commander ?

—Vous avez raison ; mais il s'est passé tant de choses depuis ce jour-là, que mes idées sont un peu confuses...

Le fait est qu'Adrien, sans se douter de son indiscretion, ne cessait de regarder le prince Cachemiro. Probablement il cherchait encore sur les traits du nabab la ressemblance qu'il y avait découverte lors de son voyage.

—En effet, dit l'Indien, vous avez l'air distrait, préoccupé. Vous serait-il arrivé quelque accident fâcheux ?

Cette remarque du prince rappela l'artiste aux convenances.

—Non, s'empressa-t-il de répondre, je vous remercie.

—Alors, reprit le nabab, voulez-vous que nous nous occupions de notre tableau ?

—Je suis à vos ordres, prince.

A ces mots, l'Indien déroula les papiers qu'il tenait à la main.

—Je vous ai dit, continua-t-il, que j'avais fait lever un plan détaillé et dessiner un croquis des lieux où la scène doit se placer. Ce plan et ce croquis, les voilà.

Et il les tendit au jeune peintre, qui les examina avec attention.

—Ils ne sont pas très réussis, vous pouvez vous en convaincre, comme couleur et comme perspective, continua le prince, mais ils sont d'une exactitude à laquelle il n'y a rien à reprocher.

Adrien ne détachait pas ses yeux de ces desseins, et à mesure qu'il se livrait à cette étude minutieuse ses traits exprimaient une surprise de plus en plus marquée.

—Mais je connais cet endroit, ce château ! s'écria-t-il enfin.

—Ah ! fit le nabab, vous croyez ?

—Certainement ; c'est celui dans lequel nous sommes entrés ensemble, le lendemain de notre arrivée chez le comte, le château de Jouve !

—Vous ne vous trompez pas, dit le prince, c'est bien cela. De sorte que vous reconnaissez à ce croquis le mérite de l'exactitude ?

—Tellement qu'avec des indications aussi précises je n'avais pas besoin que vous me fissiez visiter ce château, répliqua Adrien. Car avouez que vous aviez une arrière-pensée en m'y conduisant.

—Je ne vous le cacherais pas. Le hasard m'a servi à sou-

hait.

—Oh ! le hasard... ricana l'artiste.

—Je vous en fais juge, repartit vivement le nabab. Savais-je, en me rendant chez le comte d'Olligny, que vous dussiez y venir aussi ?

—Non, vous avez raison.

—Par conséquent, je ne pouvais pas avoir préparé cette visite de si longue main que vous paraissiez le croire. Seulement puisque l'occasion se présentait, j'ai tenu à vous amener sur les lieux, pour que vous puissiez vous inspirer plus tard de la couleur locale, ce que ces croquis insuffisants ne vous donnaient pas.

—C'est juste, dit Adrien. Maintenant, ayez la bonté de m'indiquer la scène que je dois représenter.

—Cette scène, vous la connaissez également, répondit l'Indien.

—Vraiment ?

—Oui. Le hasard s'est encore chargé, par l'organe du jardinier, de vous apprendre une histoire que je me réservais de vous raconter.

—Celle de Paris !

—Précisément.

—Mais quelle scène de sa vie désirez-vous que je représente ? demanda imprudemment le jeune peintre.

—Vous en connaissez donc plusieurs ? dit le prince avec vivacité.

—Non ; mais dans ce récit du crime que nous a fait ce brave homme il y a plus d'une scène à prendre, repartit Adrien qui s'empessa de réparer sa maladresse.

—C'est vrai, confessa le nabab, mais voici celle que je vous prie de vouloir bien peindre.

A ces mots, il se leva, développa sur la table la maquette qu'il avait apportée, et, en même temps qu'il s'expliquait, il indiquait du doigt à Adrien l'endroit où il désirait que fussent placés les personnages.

—Ici, à cette fenêtre, disait-il, le baron de Jouve, blessé à la poitrine, contenant d'une main défaillante le sang qui s'échappait de sa poitrine, et appelant au secours.

—A gauche, le jardinier, que vous avez vu, accourant aux cris de son maître.

—A droite le coupable prenant la fuite.

Ces explications données, le prince reprit sa place.

—Ce n'est pas tout, dit-il. Comme je tiens à ce que tous les détails de ce tableau soient d'une exactitude irréprochable, je me suis procuré les deux portraits photographiés du baron et de son jardinier. Les voici.

En même temps, il tira d'un superbe portefeuille en maroquin du Levant deux cartes qu'il tendit à l'artiste.

—Quant au coupable, poursuivit-il, il m'a été absolument impossible de trouver son portrait. Pour le moment, cela n'a pas grande importance, puisque, malgré la condamnation de Paris, il ne semble pas avéré que ce soit lui qui est commis le crime. En attendant mieux, vous laisserez donc en blanc cette figure énigmatique.

—Mais ce que je puis donner très exactement, c'est le costume qu'il portait. J'ai pris note de chaque pièce telle qu'elle était consignée dans l'instruction que tous les journaux de l'époque ont reproduite. Voulez-vous écrire sous ma dictée ?

—Volontiers, dit Adrien un peu troublé.

Pour se donner une contenance, il se mit à la recherche d'une feuille de papier et d'un crayon.

Cette idée du prince était si bizarre, le sujet d'un pareil tableau était si lugubre, et se rapportait à une histoire si présente à sa mémoire que le jeune peintre se demandait où le nabab voulait en venir.

Cependant il parvint à se composer un visage calme en apparence.

—Je suis prêt, dit-il.

Alors le prince dicta :

—Un chapeau mou de feutre gris :

—Un mouchoir à carreaux bleus et rouges, avec lequel l'assassin s'était couvert le visage et que, pour fuir, il avait nécessairement rabattu sur ses épaules ;

—Un pantalon et une blouse en toile ;

—De gros souliers de chasse en cuir fauve, garnis de pointes.

—C'est tout, dit-il en refermant son portefeuille.

—Reste maintenant à vous donner la taille et le signalement de ce misérable.

—D'après les dépositions du baron et du jardinier, qui sont les seules importantes, cet individu était grand, élancé, et, malgré les vêtements flottants dont il était couvert, ne paraissait rien avoir de la musculature puissante dont Paris était doué. C'est donc à ce signalement que vous aurez la bonté de vous conformer.

—A présent, veuillez me dire combien de temps il vous faudra pour exécuter ce tableau.

—Ce ne sera pas long répondit Adrien. Grâce au plan et aux portraits que vous m'apportez, je n'ai absolument qu'à copier et j'espère que dans une quinzaine de jours...

—C'est beaucoup, dit le prince avec impatience.

—Je tâcherai de faire mieux, fit l'artiste, mais cela ne sera pas facile.

—Aussi, reprit le nabab, comme je ne me dissimule pas les

difficultés de l'exécution, je vous prie de vouloir bien accepter d'avance la moitié de la somme que je destine à ce tableau.

—C'est inutile, prince, se défendit Adrien.

—Pourquoi ? fit l'Indien. Il est dans mes habitudes d'agir ainsi, ne me contrariez pas.

—Je ne veux pas pour si peu... balbutia le jeune peintre confus.

—A la bonne heure ! s'écria rondement le nabab.

Et, devant les yeux éblouis d'Adrien, il aligna cinq billets de mille francs.

L'artiste ne savait que penser. Tant de générosité lui paraissait invraisemblable.

Il avait cependant entendu vanter par de Coissy la générosité du prince Cachemire ; il en avait eu sous les yeux, dans la personne de Jeanne, un exemple frappant, et cependant il n'osait croire, à la réalité.

Que devenaient ses soupçons, ses chimères, en présence d'une magnificence si auguste ? Pouvait-on établir une comparaison raisonnable entre cet homme riche à millions, humain, compatissant, et ce pauvre Paris auquel Adrien avait songé un instant ?

Non, c'était absurde, insensé. Si le sujet du tableau que lui commandait le nabab avait confirmé les doutes d'Adrien, la calme parfait, l'aisance extrême du prince, la grandeur d'âme avec laquelle il agissait dissipèrent ces doutes injurieux.

Cinq mille francs ! Quelle aubaine pour le jeune peintre !

Et ce n'était que la moitié de la somme que lui avait été promise !

Dans quinze jours, plus tôt peut-être, il serait à la tête de dix mille francs ! Était-ce un rêve ! Mais non.

Les billets de banque étaient là, devant lui ; il les voyait, il les touchait, il les comptait.

Malgré toute la force de caractère qu'il possédait, il ne parvint pas à maîtriser l'immense joie dont son cœur débordait.

Le prince s'en aperçut.

Il gardait le silence, comme pour laisser à l'artiste le temps de se remettre de son émotion.

Enfin, au moment où Adrien glissait les billets dans sa poche et levait les yeux sur lui :

—Maintenant, dit-il, parlons un peu de vous, mon cher monsieur, si vous le permettez...

—De moi ? fit Adrien étonné.

—Oui, je viens de rendre visite à une dame de mes amies que vous avez profondément blessée, sans le vouloir, j'en suis certain.

—Qui donc ? demanda le jeune peintre.

—La baronne de Vorcelles.

—Ah ! dit l'artiste qui prêta l'oreille.

—Vous ne m'aviez pas parlé de l'immense service que vous lui aviez rendu.

—Oh ! immense... ricana Adrien.

—Pourquoi vous en défendre ? N'avez-vous pas risqué votre vie ?

—Je ne m'en souviens pas.

—Mais la baronne et sa fille ne l'ont pas oublié, mon cher monsieur, et moi-même je me le suis rappelé tout à l'heure.

—Comment ?

—Sans doute. Le jour de mon arrivée à Dieppe, ces dames qui m'avaient été présentées par le comte d'Olligny, m'ont raconté leur sauvetage miraculeux. Mais pouvais-je penser que le monsieur Adrien dont on me parlait alors, c'était vous ?

—Depuis quand le savez-vous donc ?

—Depuis une heure à peine.

—Qui vous l'a appris !

—La baronne elle-même. Je lui annonçais que je me rendais chez un peintre à qui j'avais l'intention de commander un tableau ; elle me demanda chez quel peintre j'allais, je vous nommai.

—Ah ! c'est chez M. Adrien ? fit-elle d'un air pincé.

—Oui ; vous le connaissez ?

—Vous le savez bien, me répondit-elle.

— Alors elle me rappela son aventure des bains de mer, et me parut mal disposée en votre faveur. J'insistai pour connaître la cause du refroidissement dont j'étais témoin, après l'enthousiasme qu'elle avait montré jadis ; mais tout ce que je pus obtenir d'elle, c'est que vous n'aviez pas agi envers elle comme vous auriez dû le faire.

— Ce n'est pas mon avis, se récria l'artiste.

— Je l'ignore. Quel différend vous divise ? Est-il indiscret de vous le demander ?

— Nullement, répondit Adrien. Mme la baronne de Vorcelles, par un sentiment auquel je me plais à rendre hommage, a pensé devoir reconnaître le léger service que je lui ai rendu par un cadeau d'une valeur trop grande et d'une matière trop précieuse pour que je puisse l'accepter. J'ai refusé le cadeau et soigneusement gardé la lettre flatteuse dont elle l'avait fait accompagner.

— N'est-ce que cela ?

— Je vous en donne ma parole.

— Vous m'étonnez beaucoup, dit le prince. Depuis six mois environ que je connais la baronne, je l'ai vue assez fréquemment pour être à même de la juger. Je la crois femme supérieure et incapable de se formaliser d'un pareil refus, en admettant même que vous ayez cédé à un mouvement de délicatesse exagérée.

— C'est pourtant la vérité fit Adrien. Et la preuve est facile à fournir, puisque je n'ai parlé qu'une seule fois en ma vie à Mme de Vorcelles et que je ne lui ai pas dit quatre mots. Comment aurais-je pu lui déplaire ?

— Alors mon cher monsieur, il faut que je vous réconcilie avec elle.

— Mais je n'en ai pas besoin. Je ne lui en veux aucunement.

— Je le sais bien. C'est elle qui vous boude, et je tiens à lui prouver qu'elle a tort.

— De quelle façon ?

— En vous présentant à elle.

— Vous croyez donc qu'elle me donnera raison à première vue ? demanda le jeune peintre avec un sourire incrédule.

— Non, mais je suis persuadé qu'au bout de cinq minutes de conversation vous vous serez fait pardonner votre inconséquence.

— Je n'ai pas en moi tant de confiance que je semble vous en inspirer, reprit Adrien.

— Ainsi vous dédaignez mon intervention ?

— Je ne la dédaigne pas, prince, mais je ne prétends m'imposer à personne, à la baronne moins qu'à toute autre.

— Tenez, dit le nabab, voulez-vous que je vous parle franc ? Il y a entre la baronne et vous quelque chose que vous me cachez tous les deux. Je ne vous interroge pas, se hâta-t-il d'ajouter, je constate. Dans votre manière de vous exprimer sur le compte de l'un de l'autre, il y a au fond de la plus exquise urbanité, une espèce d'amertume que je ne saurais définir. Si c'est un secret, gardez-le...

— Vous êtes dans l'erreur, prince. Entre Mme de Vorcelles et moi, il n'y a aucun secret.

— Alors, c'est donc entre sa fille et vous ?

— Pardon, prince, fit observer froidement Adrien. Vous venez de me dire que vous n'interrogez pas.

— C'est vrai, ajouta le nabab ; mais voyez quel parti l'on pourrait tirer de votre simple observation.

— Lequel ? demanda Adrien étonné.

— Depuis que je cause avec vous, voilà la première question à laquelle vous ne répondez pas catégoriquement.

— Et vous en concluez ?

— Rien, dit le nabab avec douceur. La conclusion que j'en tirerais pourrait n'être d'accord ni avec la vérité, ni avec votre goût.

— Et si cependant j'insistais pour la connaître !

— Oh ! je vous en ferais part, dit l'Indien avec complaisance.

— Eh bien ! je vous écoute dit nettement Adrien.

— C'est que vous aimez Hélène, prononça non moins nettement le nabab.

Le jeune peintre s'attendait si peu à une réponse si précise, qu'il rougit et se troubla.

— Par exemple... essaya-t-il de balbutier. Quelle idée !... quelle apparence !...

— Quoi de plus naturel ? fit le prince, Hélène est jolie, vous êtes jeune et beau.

— Mais elle est l'héritière d'un grand nom...

— Vous êtes en train de vous en faire un.

— Elle est puissamment riche.

— Elle aura à peine soixante mille francs de rente à la mort de sa mère, fit dédaigneusement le prince.

— Eh bien ! à côté de moi qui n'ai rien.

— Bah ! la fortune est si capricieuse. Vous pourriez demain être plus riche que cette superbe héritière.

— Oui, mais je n'ai pas encore trouvé le moyen, dit Adrien en riant.

— Et si cependant il me prenait fantaisie de vous commander pour un million de tableaux !

— Au prix que vous m'avez offert du premier, il me faudrait plus de dix ans pour les faire.

— Soit ; mais si je vous les payais d'avance.

— Oh ! cela ne se serait jamais vu !

— Cela se verrait pour une fois.

— Allons ! fit Adrien d'un air enjoué, voilà assez longtemps que nous divaguons, prince, revenons aux choses sérieuses. Des demain, je m'attelle à votre tableau, et je vous le livre...

— Aussitôt qu'il sera terminé.

— Mais il ne sera pas sec !

— Que vous importe ? Il me plaît de l'avoir ainsi, répliqua l'Indien. Ah ! j'oubliais... Je désirerais que ce tableau ne fût vu par personne avant de m'être remis.

— C'est facile. Demain donc j'entre en cellule.

— Et vous ne voulez toujours pas que je vous présente chez la baronne mercredi prochain ?

— Non, prince, je vous remercie.

— Ecoutez, dit le nabab, si vous changeiez de résolution, écrivez-moi. Vous avez cinq jours devant vous.

A ces mots, il se leva et se dirigea vers la porte.

— A propos, se ravisa-t-il, je ne pensais pas à vous donner mon adresse...

— Place Vendôme. Je la connais, interrompit étourdiment Adrien.

— Qui donc vous l'a donnée ? demanda le prince avec étonnement.

— C'est de Coissy, répondit vivement le jeune peintre.

III

QUELLE RÉOLUTION PRIT ADRIEN

Quatre jours se passèrent, pendant lesquels Adrien travailla activement au tableau que le prince lui avait commandé, et y travailla d'autant plus que personne ne vint le déranger.

Il avait placé sa toile sur un chevalet, et avait roulé au-dessus un rideau de serge verte, de sorte que, si quelqu'un était entré dans l'atelier, Adrien n'avait qu'à dénouer les deux cordons qui retenaient le rideau pour que celui-ci retombât de lui-même et dérobât à l'œil des curieux l'œuvre qu'il avait commencée.

Mais plus il avançait dans sa besogne, plus il se demandait dans sa solitude, quel intérêt pouvait avoir le prince Cache-mire à posséder un pareil sujet.

Il fallait, de toute nécessité, que le rajah fût au courant de ce drame poignant et qu'il destinât ce tableau à quelque mystérieux usage.

Mais quels puissants motifs pouvait dicter à l'Indien cette singulière conduite ?

Avait-il résolu de se constituer le vengeur de Paris ? A quel titre ? Paris, enfant trouvé, recueilli et élevé par la charité du comte d'Olligny, n'avait pas de famille, on le savait. Donc, ni père, ni frère, ni parent ne pouvaient poursuivre sa

réhabilitation. Un ami aurait pu le tenter à la rigueur. Mais où était-il, cet ami si dévoué de Paris ? On le connaîtrait, il en aurait été question dans le récit que Jeanne avait fait à Adrien des informations de son mari.

Au contraire, elle lui avait avoué n'avoir eu d'autre ami, d'autre protecteur que son ancien maître.

Par conséquent, personne n'avait le droit de revendiquer l'innocence de Paris.

La seule hypothèse possible, sinon admissible, qui se présentât, c'était que Paris ne fut pas mort, ainsi que le prétendait le rapport de l'officier commandant le pénitencier, qu'il eût échappé miraculeusement à tous les dangers, et que, grâce à une fortune amassée non moins miraculeusement, il fût revenu en France, assez habilement déguisé pour se représenter impunément devant ceux qu'il avait connus.

Le tatouage de la figure, la manière de porter la barbe, de s'habiller, et par-dessus tout le prestige dont jouit un homme si colossalement riche que le nabab, suffisent à changer assez la physionomie d'un individu pour qu'on ne le reconnaisse pas, lorsque surtout on l'a perdu de vue depuis dix ans et qu'on le croit mort.

L'impunité dont Paris aurait joui en pareil cas n'a donc rien de surprenant.

D'un autre côté, et c'était principalement ce qui avait confirmé Adrien dans ses soupçons primitifs, la ressemblance qu'il avait remarquée entre le prince et Berger, ressemblance que Jeanne lui avait signalée entre Berger et son mari, était un fait indubitable.

Que deux hommes se ressemblent à ce point, cela s'est vu, mais trois... c'est plus que rare.

Que conclure de cet enchaînement d'idées ?

C'est que Paris et le prince Cachemire n'était qu'un seul et même personnage, et que si l'ancien garde remplissait si habilement son rôle de rajah, c'est qu'il avait un but.

La libéralité princière de l'Indien, qui d'abord avait ébloui Adrien et lui avait fait prendre le change, fut même ce qui corrobora sa conviction. On a beau être riche, riche à remuer des millions, on ne jette pas cinquante mille francs à la fois à la tête d'une famille malheureuse, quand on se donne le luxe d'en secourir trois cents autres dans une année. A ce compte-là, il n'est pas de fortune qui résisterait.

Une fois admise, la possibilité que Paris eût survécu et eût gagné, découvert ou volé les immenses richesses dont il disposait, Adrien trouvait, en effet, l'explication de tous les événements auxquels il avait assisté.

La préoccupation, la tristesse qui avaient envahi le rajah le jour de son arrivée chez le comte d'Olligny, avaient une source toute naturelle. N'était-ce pas dans ce château, au milieu de ces meubles familiers où son maître avait vécu, que Paris avait grandi ? Ne retrouvait-il pas autour de lui ses souvenirs de jeunesse ? Ne lui parlaient-ils pas également de cette date néfaste où s'était écroulé cet édifice de bonheur si laborieusement construit ?

Le fusil qu'Adrien avait emporté chez le comte était celui de Paris, et Paris l'avait reconnu, car quel autre que lui aurait pu tomber en prison devant cette arme insignifiante ?

Ce fusil lui avait donné en outre la certitude que Mme Dorval et Lucie n'était autre que sa femme et sa fille. Le portrait que l'artiste avait tracé d'elles avait achevé de convaincre l'ancien garde, et lui avait révélé la nouvelle honte qui rejaillissait sur lui. Sa fille avait été la maîtresse de Raymond ! Cette découverte était bien faite pour provoquer l'état de faiblesse et de suffocation dont Adrien avait été témoin.

Enfin la visite du prince au château du baron de Jouve, le tableau qu'il avait commandé au jeune peintre, tout cela avait toujours le même mobile, se rattachant à la même souche : le crime dont Paris avait été accusé.

Aussi Adrien ne douta plus. Il fit mieux, il résolut de s'assurer de la vérité, de savoir si réellement Jeanne ne s'était pas trompée en accusant Raymond d'Olligny.

Pour tenter cette épreuve décisive, il avait un moyen in-

faillible. Il se décida à le mettre à exécution, mais à attendre pour cela le dernier moment.

Son tableau avait déjà une forme, un aspect saisissant.

Il le faisait d'autant plus vivant que le hasard l'avait mis en relation avec tous ceux qui devaient figurer dans ce cadre, qu'il s'y intéressait lui-même, qu'il cherchait la solution d'un problème.

Depuis six mois, il n'avait pas encore dépensé tant d'activité. Il lui semblait que le dénouement de l'histoire de Paris était au bout de ses pinceaux.

Sur ces entrefaites, la sonnette de l'antichambre fut vivement ébranlée.

— Il n'y a que de Coissy pour sonner avec tant d'autorité, se dit Adrien.

Aussitôt il laissa retomber sur son tableau le rideau de serge verte et alla se placer devant un autre chevalet, sur lequel était préparée une autre toile.

A peine était-il en posture, que Gustave entra.

Décidément, dit-il, tu ne passeras jamais l'eau. Il faudra certainement que ce soit moi qui vienne te relancer.

— C'est si simple ! répondit l'artiste en riant ; tu n'as rien à faire.

— Tu crois cela ? fit de Coissy. Comme si tu ne savais pas qu'il n'y a pas de gens plus occupés que ceux qui n'ont rien à faire. Mais toi, tu es donc accablé de besogne ?

Je n'ai pas à me plaindre, dit modestement Adrien.

— Ah ! est-ce que le prince Cachemire, a donné ? interrogea Gustave d'un air narquois.

En même temps, il jetait les yeux autour de lui.

Naturellement, ses regards ne s'arrêtèrent pas sur la toile devant laquelle était placé Adrien, mais sur le chevalet devant lequel était placé le rideau vert.

— Tiens ! fit-il en se tournant vers son ami, je parierais que ce tableau qu'on ne peut pas voir est justement celui du nabab.

— Peut-être, répondit le jeune peintre.

Qu'est-ce que ce sauvage-là peut bien manigancer encore avec ses mystères ? murmura de Coissy. Enfin, ajouta-t-il avec un soupir de regret, puisqu'on ne peut pas le voir, n'y pensons plus ! D'ailleurs ce n'est pas pour cela que je suis venu ici.

— Ta visite a donc un but ? demanda Adrien.

Mes visites ont toujours un but, dit Gustave. Laisse là tes pinceaux, roule une cigarette, et viens t'asseoir là, en face de moi, que je te confesse.

L'artiste obéit, en homme habitué aux caprices de ce fantase original.

De Coissy avait pris une attitude grave et ne quittait pas son ami des yeux.

— Où en sont tes amours avec Mlle de Vorcelles ? interrogea-t-il brusquement.

— Toujours au même point.

— Diable ! Tu n'es pas plus avancé qu'il y a huit jours ?

— Je le suis plutôt un peu moins.

— Il y a du grabuge ?

Oui. J'ai refaisé le cadeau que la baronne m'avait envoyé.

Tu es un sot. Pourquoi l'as-tu refusé ?

— Parce qu'il était d'une trop grande valeur.

— Doublement sot, j'avais raison. Combien valait-il donc ?

— Cinq mille francs, au moins.

— Cinq mille fois sot !

— Comment ! c'est toi qui me blâmes d'avoir agi de la sorte ?

— Non, mais c'est ce que j'appellerai placer sa délicatesse à fonds perdus, car non seulement tu perds le cadeau, mais tu perds les bonnes grâces de madame de Vorcelles.

— Je le sais bien.

— On te l'a déjà dit ?

— Oui.

— Qui ?

— Le prince Cachemire.

— Il connaît donc ces dames ?

— Il est très lié avec elles.

— Bon ! fit Gustave. Te voilà brouillé maintenant avec la mère de celle que tu aimes, — car tu l'aimes toujours ?

— Plus que jamais, répondit Adrien avec passion. J'ai tout tenté pour l'oublier, je ne peux pas ! C'est plus fort que moi, je ne peux pas !

— Alors j'ai bien fait de venir te trouver.

— A ce sujet !

— Pas pour autre chose.

— Il y a donc du nouveau ?

— Je le crois bien ? répondit Gustave qui reprit son sérieux.

Adrien dressa subitement l'oreille. L'air grave de Gustave lui donnait à penser.

— Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il d'une voix haletante.

— Il faut que tu prennes un parti, répondit nettement de Coissy, ou conserver ton rôle passif d'amoureux transi ou te déclarer ouvertement.

— Dans le premier cas, tu es certain de n'arriver à rien ; dans le second, il est plus que probable que tu sera éconduit, mais en fait tu as une chance contre mille ; tu ne risques donc rien que de la courir. Bien plus, tu n'as pas d'autre moyen de gagner la bataille.

— Quelle bataille ? fit Adrien.

— C'est trop fort ! s'écria Gustave que cette naïveté fit bon dir. Tu t'imagines donc qu'il n'y a que toi qui te sois aperçu qu'Hélène est belle ?

— Non, je n'ai pas cette prétention.

— Tu ne te rappelles donc plus la déclaration formelle du comte d'Olligny ?

— Je me rappelle si bien, que c'est ce que je redoute le plus au monde.

— Et tu as raison.

— Pourquoi ? Il est à Paris ?

— Depuis hier.

— Et il veut demander la main d'Hélène ?

— C'est fait.

— Déjà ! Depuis quand ?

— Une heure après son arrivée.

— Et on la lui a accordée ?

— Parbleu ! Tu comprends que la baronne serait ravie de faire épouser à sa fille deux cent mille livres de rentes et un titre de comtesse.

— Alors je suis perdu ! s'écria Adrien pris d'un découragement subit.

— Pas tout à fait, mais guère s'en faut, répliqua Gustave. Allons, morbleu ! ne te démoralise pas ainsi ! J'espère bien que tu ne vas pas te rendre sans combattre. Aux armes, donc ! et souviens-toi bien qu'en amour, auprès des grandes dames comme des grisettes, il n'y a que les honteux et les poltrons qui perdent. Une femme, lors même qu'elle ne demande pas mieux que de céder, veut toujours qu'on la viole un peu.

— Enfin, que me conseilles-tu ?

— Fais-toi présenter chez la baronne et commence à l'instant le siège de sa fille. Je t'ai dit que tu avais une chance sur mille, la voilà : tâche de te faire aimer d'Hélène. Tu n'es pas laid, pas mal bâti, pas bête, tu te mets avec goût, c'est le principal.

— N'oublie pas que tous les moyens sont bons pour pénétrer dans la place.

— Le comte t'a offert devant moi de te présenter dans la maison, va lui rappeler sa promesse. Sois adroit, insinuant, hardi s'il le faut, ou c'est fait de toi.

— Dieu merci ! riposta Adrien, je n'ai pas besoin du comte pour aller chez M. de Vorcelles.

— Tu es donc invité chez elle ?

— Non.

— Alors quel autre moyen... ?

— Le prince Cachemire.

— Tu crois qu'il consentira à te présenter ?

— C'est lui qui me l'a proposé. Il s'est mis en tête de me réconcilier avec la baronne.

— Et tu te plains ! Et tu soupire ! Et tu geins comme un

agneau ! s'écria Gustave. Mais tu as plus de bonheur que tu mérites ! Tu t'es donc décidé à accepter cette fois ?

— Non, j'ai refusé, mais le prince m'a dit que si je changeais d'avis, je n'avais qu'à l'en prévenir.

— Et il est encore temps ?

— Sans doute. Ce bal n'a lieu que demain soir.

— Alors, mets-toi vite devant cette table et écris au prince que tu acceptes sa proposition. J'irai moi-même, en partant d'ici, porter ta lettre à son adresse.

Adrien reprit courage. L'animation avec laquelle Gustave avait pris sa cause en main le fit sortir enfin de son irrésolution. Il écrivit :

« Prince,

« Je m'estime heureux et honoré d'aller avec vous demain chez la baronne de Vorcelles. Ayez la bonté de vouloir bien m'indiquer l'heure à laquelle je devrai me présenter chez vous.

« Veuillez agréer, prince, avec mes remerciements sincères, l'assurance de ma haute considération.

« ADRIEN ROBERTS. »

Il lut à haute voix cette lettre, dont Gustave approuva de point en point la forme et la teneur et qu'il glissa dans sa poche.

— Dans une demi-heure ce billet sera arrivé à destination, dit de Coissy. Si par hasard l'Indien est chez lui, je le lui remettrai moi-même.

— Merci, fit Adrien, mais si tu ne veux pas te donner cette peine, nous avons depuis trois jours deux nouveaux commissionnaires qui sont venus s'installer en face de la maison...

— Du tout, du tout. Ils n'auraient qu'à égarer ta lettre. A présent convenons bien de nos faits et gestes.

— Que veux-tu dire ?

— Voilà assez longtemps que tu vis comme un reclus dans cet hermitage lointain, reprit Gustave, il faut te distraire un peu, sortir de cette atmosphère glacée, de ce silence qui t'environne. Ce soir, j'ai entrepris de te débaucher.

— Et ma mère ? fit observer l'artiste.

— Ta mère sera enchantée d'apprendre que tu viens t'enlever avec moi. Veux-tu que je l'en prévienne moi-même ?

— C'est inutile. Tu sais bien que depuis longtemps je suis libre de faire ce qu'il me plaît.

— Alors, pourquoi me parles-tu de ta mère ?

— Parce que la pauvre femme est si triste depuis le fatal accident qui l'a rendue veuve, que je me fais un scrupule de la laisser seule.

— Ceci part d'un trop bon sentiment pour que je t'en fasse le moindre reproche ; mais, pour une fois, elle sera ravie, au contraire, de te voir quitter ta retraite.

— Elle te l'a dit ?

— Oui. Elle se figure que tu as en tête des préoccupations inquiétantes, et tu m'avoueras qu'elle ne se trompe qu'à moitié, si tu es sérieusement épris de Mlle de Vorcelles.

— Mais tu ne le lui as pas avoué, j'espère ? demanda l'artiste avec inquiétude.

— Pas encore, sois tranquille !

— Donc, que veux-tu faire de moi ?

— Oh ! c'est bien simple, répond Gustave.

« Je t'emmène dîner chez Brébant, puis nous allons voir le corps de ballet qu'on vient d'organiser aux Italiens ; après quoi nous montons chez To... ni fumer un cigare en dégustant un verre de vin chaud, et nous rentrons. Cela te convient-il ?

— A merveille.

— D'ailleurs, ce n'est pas tout, poursuivit de Coissy. Si le prince est chez lui, et si je lui remets ta lettre, il est fort probable qu'il me donnera une réponse immédiate.

— C'est juste, fit Adrien.

— Et je t'aviserai de l'heure qu'il aura fixée lui-même.

— De mieux en mieux. Où te retrouverai-je avant dîner.

— Viens me chercher au cercle.

— C'est convenu.

Gustave serra la main d'Adrien et s'éloigna.

Celui-ci se remit au travail jusqu'à la nuit. A cinq heures, il s'habilla, et, par une gelée magnifique, se rendit à pied jusqu'au coin de la rue Louis-le-Grand et du boulevard des Italiens, où se trouvait le cercle de Gustave.

Il était six heures et demie quand il arriva.

— Bravo ! fit de Coissy en l'apercevant ; tu es exact, au moins.

Il prit son pardessus, son chapeau, et entraîna Adrien.

Ils remontèrent le boulevard dans la direction du faubourg Montmartre.

— Eh bien ! demanda le jeune peintre, as-tu vu le prince ?

— Oui. Il était en conférence avec son intendant Berger et un homme à figure patibulaire que j'ai déjà vu quelque part.

— Quel est cet homme ?

— Ma foi ! je n'en sais trop rien. Un visage iuaberbe, cauteleux comme celui d'un chat, des petits yeux gris sournois... Je ne peux pas me rappeler...

— Au fait, que nous importe ? dit Adrien. Qu'a dit le prince ?

— Le commencement de ta lettre a paru lui faire grand plaisir, car son visage était souriant et il approuvait de la tête chaque ligne que son regard parcourait, mais en arrivant à la fin, en lisant ton nom, il est devenu tout à coup très pâle.

— Tiens ! fit l'artiste surpris.

— M. Adrien n'est donc pas Français ? m'a-t-il demandé avec une agitation visible. Il ne se nomme donc pas Robert ?

— Non, prince, lui ai-je répondu. Adrien se nomme Roberts ; nous l'appelons Robert ou plutôt Adrien, parce que cela nous est plus commode.

— Il est donc Anglais ?

— Non, prince, il est Américain d'origine.

— De quelle partie de l'Amérique ?

— Il demeurait à Dover, un petit port de mer situé près de Washington.

— Et sa mère est Française ? interrogea le nabab de plus en plus troublé.

— Oui, prince.

— Son père n'a-t-il pas habité les Indes pendant longtemps ?

— Pendant une vingtaine d'années, je crois.

— Savez-vous comment il est mort ?

— Oui, répondis-je. Il a été assassiné à cent mètres de sa maison, au moment où il revenait des Indes, porteur d'une immense fortune.

— Est-il possible ! s'écria le prince profondément ému cette fois.

IV

A QUOI S'OCCUPAIT LE PRINCE CACHEMIRE.

Cette conversation était pour Adrien un nouveau sujet de surprise.

— Le prince a donc connu mon père ? interrogea-t-il rapidement.

— C'est la première pensée qui m'est venue, répondit Gustave ; je le lui ai demandé.

— Et qu'a-t-il dit ?

— Il m'a affirmé l'avoir rencontré jadis à Calcutta, et même avoir eu avec lui quelques relations commerciales.

— Voilà qui est étrange ! fit l'artiste.

— Au surplus, tu en causeras demain avec lui, reprit de Coissy, car il t'attend.

— A quelle heure ?

— A neuf heures.

— Chez lui ?

— Oui. Il t'enverra chercher en voiture.

— Par exemple !

— C'est lui qui l'a voulu. Il m'a paru fort impatient et fort désireux de te voir.

— Oh ! je serai exact, dit Adrien pensif.

— Tant mieux ! Surtout habille-toi d'une manière irréprochable, je te le recommande bien. Si l'habit ne fait pas le moine, le costume est pour beaucoup dans le respect qu'on lui témoigne.

— Sois tranquille ! répondit l'artiste.

— Il ne te manque rien ? demanda Gustave. Tu n'as pas besoin d'argent ?

— Non, merci.

— Sans façon ? insista de Coissy. Tu sais qu'en amour, comme en politique, l'argent est le nerf de la guerre.

— J'en ai plus que toi, fit le jeune peintre en riant.

— Décidément, dit Gustave, je vois que le nabab a donné. Ils étaient arrivés chez Brébant. De Coissy ouvrit la porte et fit entrer Adrien.

Dix minutes après, ils étaient sérieusement attablés devant le menu délicat que leur avait fait préparer lui-même ce roi de la gastronomie.

Pendant toute la soirée, la conversation ne varia guère. Elle roula tantôt sur Hélène, tantôt sur le comte.

Le jeune peintre tenait essentiellement à s'assurer que les bruits qui avaient couru sur Raymond, et dont Mme Dorval s'était faite l'écho, avaient quelque fondement.

Il savait que de Coissy n'accusait pas à la légère et n'était pas homme à propager une calomnie.

En effet, celui-ci n'avait cru devoir rien dire à Adrien des propos odieux que la médisance avait répandus sur le compte de M. d'Olligny.

Cependant, quand l'artiste l'interrogea à cet égard, il ne put s'empêcher de lui avouer que ces bruits étaient réels, mais que peu de personnes y avaient ajouté foi.

Le soir, quand ils se séparèrent, Adrien était complètement édifié et connaissait, pour ainsi dire minute par minute, la vie de Raymond ou du moins ce que tout le monde en savait.

Ces renseignements étaient parfaitement d'accord avec ceux que Jeanne lui avait fournis. S'il avait tenu à les obtenir si minutieusement, c'était afin qu'ils pussent au besoin lui servir de ligne de conduite dans la bataille qu'il allait engager.

Cette fois il était, en effet, bien décidé à livrer combat. Il n'avait qu'une chance pour lui, Gustave le lui avait dit, il était résolu à la courir.

Quand il rentra, il était plus fort qu'il ne l'avait été depuis quatre mois. Il n'avait plus aucune de ces timidités, de ces irrésolutions que son amour avait éprouvées jusqu'alors.

La diversion, opérée ce jour-là par de Coissy dans la monotonie des habitudes de l'artiste, avait porté ses fruits. L'approche du danger lui avait rendu tout son courage.

Une chose l'intriguait encore : c'est l'étonnement du prince Cachemire à la lecture de son nom et les questions que le rajah avait posées à Gustave. Adrien se promettait bien d'éclaircir ce mystère.

De Coissy n'avait pas menti. La lettre du jeune peintre avait profondément ému le nabab.

Le lendemain soir, un peu avant l'heure à laquelle il attendait l'artiste, retiré dans ce merveilleux salon dont on parlait tant, le prince, étendu sur des coussins empilés, relisait encore la lettre d'Adrien, qu'il avait déjà lue et relue vingt fois.

A son attitude, il était facile de deviner que ce billet était l'objet de sa préoccupation momentanée.

Quand la porte s'ouvrit et quand Berger se présenta, le prince se leva avec plus d'empressement qu'il ne le faisait d'ordinaire et courut au-devant de son intendant.

— Ah ! c'est toi, dit-il vivement. Le coupé qui doit aller prendre M. Adrien est-il attelé ?

— Il vient de partir à l'instant, monseigneur.

— Bien. Maintenant, réponds-moi. As-tu enfin du nouveau ?

— Pas grand-chose, monseigneur.

— Tu continues pourtant à faire surveiller la maison du comte et celle de Mme Dorval ?

— J'ai placé devant chacune d'elles, à deux cents mètres de distance l'un de l'autre, deux commissionnaires qui ne les perdent pas de vue.

—Alors ils te volent ton argent, fit le prince avec impatience.

—Pas tout à fait monseigneur, car les rapports qu'ils m'ont adressés ce soir concordent admirablement.

—Sur quel point ?

—Sur ce qui concerne le nouveau personnage avec lequel vous causiez hier quand M. de Coissy est venu vous faire visite.

—Qui ? Jérôme Barbu ?

—C'est en effet le nom sous lequel il s'est présenté, mais ce n'est pas le sien.

—Que dis-tu ? s'écria le rajah surpris.

—Ce qui est vrai, monseigneur.

—Comment ! cet homme...

—Vous avait dit qu'il était en relations suivies d'affaires avec M. d'Olligny, qu'il allait chez lui pour régler un compte, qu'il demeurait rue de Clichy, numéro 75, et qu'il se nommait Jérôme Barbu.

Le prince consulta son carnet, sur lequel il avait sans doute pris note de ces détails.

—Oui, c'est bien cela, dit-il.

—Eh bien ! non, monseigneur, cet homme vous a trompé, répliqua Berger.

—Tu sais donc quelque chose ?

—Cet homme, reprit l'intendant avec le même flegme et la même assurance, demeure dans une maison meublée de la rue Geoffroy-Marie. Il est arrivé hier matin de Saint-Nazaire, ainsi que le constate l'étiquette du bureau de bagages qui est collée sur sa malle.

—Mais son nom ? objecta le prince qui était devenu très attentif.

—Celui qu'il vous a donné est bien celui sous lequel il s'est fait inscrire dans cette maison, mais rien ne prouve qu'il lui appartient. Au contraire, la conversation qu'un de nos commissionnaires a eu ce soir, avant dîner, avec le concierge de l'hôtel du comte, semblerait indiquer que cet individu se cache sous un faux nom.

—Voyons, explique-toi, dit le rajah qui prêtait avidement l'oreille.

—Aujourd'hui, commença Berger, le suisse de M. d'Olligny se dirigeait, comme il le fait tous les jours, vers le liquoriste du coin, quand un de nos hommes s'approcha de lui.

—Ah ! ça ! lui dit-il, quel est l'animal avec lequel je me suis disputé aujourd'hui et qui sortait de votre hôtel ?

—A quelle heure ? demanda le concierge.

—Il y a une heure environ.

—Ah ! oui, un petit sec, sans barbe, des petits yeux gris sournois...

—Précisément.

—Tiens ! pourquoi donc vous êtes-vous pris de querelle ?

—Parce qu'il m'a marché sur le pied à me l'écraser, le maladroit ! Aussi, si je n'avais pas cru qu'il fût de votre maison, je lui aurais administré une rude correction.

—Allons ! calmez-vous, fit le concierge en riant, et venez prendre l'absinthe avec moi. Cet animal, comme vous l'appellez, n'est pas de la maison, mais il en a fait partie autrefois.

—Il en a été chassé ? C'est bien fait.

—Non, il n'a pas été renvoyé, il est en allé de son plein gré.

—Et il désire y rentrer ?

—Ah ! je l'ignore. Il ne m'a pas dit ce qu'il venait faire. Il s'est déjà présenté hier, mais monsieur le comte était absent. Aussi il est revenu aujourd'hui après déjeuner. Cette fois, je l'ai laissé monter ; il connaissait assez bien la maison pour s'y retrouver.

—Et comment s'appelle-t-il, cet oiseau-là ?

—Il se nomme André. Il a été valet de chambre de M. d'Olligny pendant longtemps.

Berger allait continuer cet épisode, qu'il jugeait cependant devoir être assez insignifiant, lorsque son maître l'arrêta.

—Ainsi cet homme se nomme André ? demanda-t-il avec une excessive agitation. Il a été domestique chez le comte ?

—Oui, monseigneur ; c'est du moins ce que le concierge de l'hôtel a prétendu.

—Alors, envoie sur-le-champ quelqu'un stationner devant la porte de la maison qu'il habite, et qu'on ne le perde pas de vue avant que je lui aie parlé.

—Faudra-t-il lui faire dire de venir ici ?

—C'est inutile. Il doit repasser demain pour savoir si j'ai une place à lui donner.

En ce moment, ses regards s'arrêtèrent sur la lettre du jeune peintre, qu'il tenait toujours à la main.

—Oui, reprit-il, si c'est lui, il est temps d'agir.

L'intendant considéra son maître avec étonnement. Il ne l'avait jamais vu si agité, et ne se figurait pas qu'un incident, auquel il n'avait attaché que peu d'importance, pût l'impressionner à ce point.

—Maintenant, fit le prince Adjir, explique-moi en quoi il peut y avoir corrélation entre le rapport de l'agent qui stationne en face de l'hôtel du comte et celui du commissionnaire qui surveille les abords de la maison Dorval.

—En ce que ce même individu s'est présenté vers quatre heures rue de Notre-Dame-des-Champs. Il tenait à la main une lettre qu'il consultait du regard, en déchiffrant le numéro de la maison. Puis il a disparu sous la porte cochère.

—Ce second agent l'a suivi quand il est sorti, et l'a vu aujourd'hui comme le premier l'avait vu hier rentrer rue Geoffroy-Marie.

—Ainsi le comte a écrit aujourd'hui à Mme Dorval ou à sa fille ?

—C'est probable.

—Et cet André est de nouveau au service de M. d'Olligny ?

—Par le fait, vous avez raison, monseigneur, mais vis-à-vis des domestiques du comte, André n'a pas repris son service, sans cela le concierge de l'hôtel l'aurait su et l'aurait dit.

—De mieux en mieux, fit le rajah qui répondait plutôt à sa pensée qu'à ce que venait de lui apprendre Berger.

Alors, s'adressant directement à son intendant :

—Quel est celui de tes deux agents qui l'a conduit ici hier, sous prétexte de lui faire obtenir une place de valet de chambre ? Est-ce le même qui a obtenu du concierge les explications que tu me rapportes ?

—Non, monseigneur, c'est l'autre, celui qui a lié conversation avec André et qui après l'avoir amené chez vous l'a conduit jusqu'à sa porte.

—Bien, paye cet homme et congédie-le. Tu le remplaceras demain par un autre. Il ne faut pas qu'André le retrouve à la porte de l'hôtel ; cela pourrait lui inspirer des soupçons.

—Il suffit, monseigneur, fit docilement Berger. Est-ce tout ?

—Pour le moment, oui. L'essentiel est qu'on ne perde pas de vue cet André avant qu'il soit revenu ici.

—Je vais m'en occuper à l'instant, dit l'intendant.

Et il s'éloigna.

Adrien ne s'abusait donc pas alors qu'il croyait que le prince Cachemire poursuivait un but. Sa manière de procéder, d'enrégimenter une police à lui, de surveiller à la fois la maison de Mme Dorval et l'hôtel du comte, indiquaient, en effet, l'intention bien arrêtée de ne perdre aucun des mouvements de ces deux personnages.

C'est ainsi que, depuis son arrivée à Paris, le nabab avait reçu chaque soir la liste de tous les individus qui fréquentaient la maison d'Olligny, et avait surpris la nature de ses relations avec Lucie Dorval.

En ce temps-là, cette jeune femme ne l'intéressait guère, puisqu'il l'avait laissée disparaître sans s'inquiéter de ce qu'elle était devenue.

Ce n'était qu'à depuis quelques jours, c'est-à-dire depuis que l'artiste avait recommandé cette malheureuse famille à la générosité du prince, que celui-ci exerçait autour d'elle l'active surveillance qui se centralisait sous la direction de Berger.

Adrien ne le soupçonnait pas. Il avait bien signalé à de Coissy la présence de deux nouveaux commissionnaires dans les environs, mais il était loin de se douter que ces deux hom-

mes fussent des yeux d'Argus ouverts sur tout ce qui se passait dans la maison.

La police organisée par l'intendant, sous les ordres de son maître, n'avait fait jusqu'à ce jour aucune découverte importante.

La veille, cependant, un des deux individus qui stationnaient devant l'hôtel du comte avait vu paraître un nouveau visage. Après l'avoir attentivement observé, jugeant à sa figure imberbe et à sa mise que cet inconnu était un domestique, il s'était approché de lui et lui avait proposé une place de valet de chambre dans une maison excessivement riche.

L'inconnu avait accepté et s'était laissé conduire chez le rajah.

Généralement, le prince ne s'occupait jamais de ces menus détails d'intérieur ; mais, cette fois, Berger lui avait amené ce prétendant à la livrée.

Celui-ci avait répondu à l'interrogatoire du rajah, sans embarras, sans hésitation, avait donné un nom, une adresse, et avait promis de revenir le surlendemain.

Jusqu'ici rien ne semblait démontrer que ce valet sans emploi présentât le moindre intérêt. Ce ne fut que le lendemain soir, sur les renseignements recueillis par ses autres agents, que le prince parut attacher quelque prix aux révélations que ces rapports lui fournissaient.

Malheureusement, il ne pouvait pas vérifier immédiatement l'exactitude de ses assertions.

Jérôme Barbu ou André, de quelque nom qu'il s'appelât, ne devait revenir que le lendemain, et le prince attendait Adrien qu'il devait présenter chez la bonne de Vorcelles.

En effet, à neuf heures précises, un roulement sonore ébranla la voûte de la porte cochère. C'était le coupé du rajah qui ramenait l'artiste. Quelques instants après, un valet de pied l'introduisait auprès de son maître.

Le prince, en l'apercevant, se dirigea vers lui et lui tendit affectueusement la main. Après lui avoir indiqué un siège, il l'examina avec plus d'attention qu'il ne l'avait fait jusqu'alors.

Adrien était grand et élancé, il avait des cheveux blonds, soyeux et bouclés. Sa barbe de même couleur, vierge de tout contact avec le rasoir, clair-semée frisolante, encadrait l'ovale un peu allongé de son visage. Ses grands yeux noirs avaient une expression bien franche de loyauté, de courage et de volonté.

De la race américaine, il avait la taille élevée, la charpente solide, la constitution vigoureuse, mais ses traits n'offraient pas le caractère osseux, presque anguleux, qui est le côté le plus saillant du type yankee.

A part la couleur des cheveux et de la barbe, il était le portrait vivant de sa mère.

—Je vous demande pardon de vous dévisager ainsi, fit le rajah, témoin de la surprise d'Adrien, mais si ce que M. de Coissy m'a dit est vrai, vous êtes Américain ?

—Gustave ne vous a pas trompé, prince.

—Votre père se nommait James Roberts ?

—Oui, prince.

—Votre mère est Française et s'appelle Anna ?

—C'est exact.

—Et vous avez quitté Calcutta depuis quinze ans ?

—Presque jour pour jour.

—Où êtes-vous allé en quittant les Indes ?

—En Amérique, où mon père avait l'intention de se fixer.

—Dans quelle ville ?

—A Dover, près de Washington.

—C'est bien de temps y avez-vous habité ?

—Quinze mois à peine.

—D'après ce que m'a dit encore M. de Coissy, votre père aurait péri de mort violente ?

—C'est la vérité, prince.

—Dans quelles circonstances ?

—Je ne le sais pas au juste, prince. Son assassin a été lynché par la populace indignée, avant d'être entré dans la voie des aveux.

—Cependant le shériff a dû procéder à une enquête ?

—Certainement.

—Qu'en est-il résulté ? Vous en souvenez-vous ?

—Parfaitement, prince. L'instruction a constaté que mon père avait été attaqué à cent mètres de sa demeure par un certain Jack Spum, qui l'avait assassiné et qui avait tué également le portefaix chargé de ses bagages.

—On a supposé que le meurtrier avait voulu se défaire ainsi d'un témoin gênant, ou que le portefaix avait essayé de secourir mon père, et qu'il était mort victime de sa générosité.

—Mais cette fortune dont m'a parlé votre ami, et que sir Roberts portait avec lui, qu'est-elle devenue ? fit observer le rajah.

—Je l'ignore, prince. Mon père a été évidemment volé par ce Jack Spum, et ce dernier connaissait certainement cette particularité. La dernière lettre que ma mère avait reçue de son mari était datée de New-York. Il lui annonçait son prochain retour et lui disait qu'il avait enfin entièrement réalisé sa fortune.

—En quoi consistait-elle ?

—En billets de la banque d'Angleterre et en pierreries. Elle était renfermée dans une caisse de fer, et contenue dans une valise d'aspect vulgaire, dont mon père ne se séparait jamais.

—Savez-vous à quelle somme elle se montait ?

—A un chiffre fabuleux, et auquel je n'ai jamais voulu croire. Mon père parlait de vingt millions.

—Tous ces renseignements se trouvaient-ils dans cette lettre ? demanda le rajah.

—Tous, répondit Adrien. Je les ai relus ce matin encore. Ce Jack Spum avait-il intercepté la lettre avant qu'elle nous fût remise ? avait-il été instruit d'une autre façon de l'existence de cette fortune ? Nous l'ignorons. Ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il s'en est emparé et qu'il l'a cachée ou enfouie, car on a retrouvé sur la route tous les bagages de mon père, à l'exception de ce sac de nuit, et les perquisitions faites à l'hôtel de Jack Spum n'ont amené aucun résultat.

—Or, comme il n'a été arrêté que le lendemain matin, il est probable que c'est pendant la nuit, et avant même que le crime ait été découvert, que le misérable a fait disparaître la valise, espérant ainsi dérouter les investigations de la police.

—C'est, en effet, fort probable, dit le prince. Maintenant, permettez-moi de vous expliquer pourquoi je vous ai adressé toutes ces questions, car enfin ma curiosité a lieu de vous surprendre.

—Je ne vous le cache pas, répondit Adrien.

V

LE BAL DE LA BARONNE DE VORCELLES

Le nabab avait écouté avec un intérêt manifeste le récit sommaire que l'artiste lui avait fait.

Adrien ne l'avait pas quitté des yeux, et n'avait vu sur ses traits aucune autre expression que celle d'une commisération profonde pour tant de malheurs accumulés.

—Si je me suis informé avec tant de sollicitude des circonstances tragiques qui ont accompagné la mort de votre père, commença le prince Adjir, c'est que je l'ai beaucoup connu autrefois, il y a vingt ans, alors que vous veniez presque de naître.

—Je ne puis pas me flatter d'avoir été de ses amis, mais j'ai eu avec lui des relations d'affaires.

—Je le vois encore, grand, vigoureux, blond comme moi, avec sa figure accentuée, son regard fier et perçant. Il passait alors pour le plus habile expert en pierreries. J'en avais emporté quelques-unes pour subvenir à mes frais de voyage : ce fut à lui que je m'adressai à plusieurs reprises, et je n'eus qu'à me louer de sa loyauté.

—Vous souvenez-vous encore de la maison que vous habitiez à Calcutta ?

—Oui, répondit Adrien, à qui, pour la première fois, un étranger parlait de sa lointaine jeunesse, et quo ces souvenirs avaient ému.

—Je me la rappelle aussi, poursuivit le nabab. plantée au milieu d'un jardin odorant, perdue dans cette flore opulente qui l'environnait, précédée d'une énorme vérandah, autour de laquelle les arbrisseaux parfumés enlaçaient leurs tiges flexibles...

—Oui, c'est bien cela, disait l'artiste aux oreilles de qui cette description vibrat comme une musique délicieuse.

—C'est sous cette vérandah que votre père se tenait le plus volontiers, continua le prince. Au rez-de-chaussée, à droite, un vaste salon, entièrement tendu de nattes et décoré d'armes de toutes provenances ; à gauche, la chambre de votre mère, à côté, tout à côté de la vôtre.

Et plus loin, celle de mon père, acheva Adrien. J'étais comme le trait d'union entre ces deux amours qui veillaient sur moi.

Il était comme transfiguré par ce tableau palpitant des lieux où s'était écoulée sa jeunesse.

—Mais alors vous connaissez ma mère ! s'écria-t-il.

—Je n'ai pas cet honneur, répondit le rajah. Je vous l'ai dit, je n'ai eu avec votre père que des relations d'intérêt.

—N'importe ! je vous présenterai à elle, fit l'artiste avec chaleur. Elle sera si heureuse de causer de mon pauvre père avec quelqu'un qui l'a connu comme vous ?

—J'en serai infiniment flatté, dit le prince. Je vous le confesse, mon cher ami, je ne m'attendais guère à retrouver à Paris, si près de moi, le fils et la femme de ce pauvre James Roberts, dont j'ignorais la fin malheureuse.

—C'est pour être certain que M. de Coissy ne m'avait pas trompé que je me suis permis de vous adresser tant de questions indiscrètes. Me le pardonnez-vous, à présent ?

—Si je vous le pardonne ! fit Adrien. Mais je vous en remercie, prince. Vous venez de me rappeler les instants les plus heureux de ma vie.

—Alors, laissez-moi pousser plus avant mes indiscrétions, reprit le nabab.

—Comment avez-vous vécu depuis la catastrophe qui vous a dépourvu de votre immense fortune ?

—Un peu comme nous avons pu, répondit le jeune peintre en souriant, mais non pas dans la misère, cependant. Après avoir vendu notre maison de Dover, nous sommes revenus en France avec un petit capital de quatre vingt mille francs, y compris l'avoir personnel de ma mère.

—C'est avec ces modestes ressources qu'elle a payé aux frais de mon éducation d'enfant et d'artiste, car il n'y a pas plus de deux ans que je gagne enfin de quoi subvenir largement à nos besoins.

—Ainsi, vous êtes heureux ? demanda le prince.

—Nous sommes du moins à l'abri des privations, fit Adrien.

—Et vous ne désirez rien ?

—Rien n'est pas le mot. Le désir est un peu comme l'espérance. Il est rare qu'il nous abandonne entièrement.

—Alors, parlez, dit le prince avec vivacité. Si je puis vous être utile en quoi que ce soit, je me mets à votre disposition.

Adrien allait répondre, mais il leva sur le rajah un regard incrédule. Les soupçons qu'il avait conçus sur l'identité de l'étranger se représentèrent à sa mémoire.

Il est vrai que cette expression de défiance s'évanouit presque aussitôt.

Comment admettre, en effet, que le prince Cachemiro et Paris ne fussent qu'un seul et même individu, lorsque le prince lui avait donné des preuves si irrécusables de sa propre identité ? Ne venait-il pas de faire à l'artiste le portrait de son père, la description de la maison que sir James Roberts habitait à Calcutta il y a vingt ans, c'est-à-dire à l'époque où Paris était encore garde chez le comte d'Olligny ? Le doute était-il encore possible ? Non. Adrien avait certainement devant les yeux un ancien ami de son père. Tout le lui prouvait, depuis l'exactitude des détails circonstanciés qu'il avait fournis, jusqu'au

nom de sa mère que le nabab avait retenu et prononcé tout à l'heure.

—Je vous remercie, prince, répondit-il d'un ton ému. Vos services ne pourraient m'être pour le moment d'aucune utilité.

—Pas même auprès de la baronne de Vorcelles ? fit le prince en souriant.

—Pas même auprès d'elle.

—Ainsi je me suis trompé, vous n'aimez pas sa fille ?

—Alors même que cela serait, prince, je ne l'avouerais peut-être pas à mon ami intime. J'ai à cet égard des principes de délicatesse assez étranges. Je ne conviendrai jamais que j'aime une femme, et surtout une femme comme Mlle Hélène, si elle ne m'y a pas autorisé.

—Soit, mais pour obtenir cette autorisation, il faut la demander, répliqua le nabab. Or, soyez-en convaincu, il est certains cas où la timidité est plus qu'une faute, presque un crime. Ce n'est pas à une femme qu'il appartient de faire des ouvertures de ce genre, et il suffit parfois d'un mot pour provoquer ses aveux, pour acquérir une certitude.

—Encore une fois, merci, prince, dit Adrien. Il n'est question encore de rien de semblable.

Alors il jeta un regard sur la pendule.

—Mais l'heure s'avance, continua-t-il pour terminer cette conversation. Ne croyez-vous pas qu'il serait temps ?

—Vous avez raison, répondit le rajah avec empressement. Nos mutuels souvenirs nous ont fait oublier l'heure.

Aussitôt il sonna.

—Le landau est-il prêt ? demanda-t-il au valet qui se présentait.

—Il attend monseigneur devant le vestibule de l'escalier :

Le nabab fit signe au domestique de prendre un candélabre et de le précéder. Puis, se tournant vers l'artiste.

—Quand vous voudrez, mon cher ami, dit-il.

Adrien suivit le laquais et descendit. Derrière lui venait le prince Cachemiro.

Une minute après, le carrosse les emportait au trot de deux vigoureux chevaux.

La baronne de Vorcelles habitait le premier étage d'une maison de la rue de Verneuil. C'était un de ces appartements construits vers la fin du siècle dernier, spacieux, élevés, dans le salon duquel auraient dansé un quadrille quatre de nos salons modernes.

Ce salon était entièrement tendu d'anciennes tapisseries d'Aubusson à personnages, les sièges dorés étaient recouverts également de tapisseries représentant les fables de la Fontaine.

Au milieu du salon pendait un magnifique lustre en crystal de roche. Le long des murs, de chaque côté de quatre glaces magnifiques, étaient posées des appliques semblables.

Sur la cheminée, une superbe pendule rocaille en marqueterie de Boule, et deux candélabres Louis XV.

Du reste, pas un tableau, pas un meuble, pas un objet insignifiant ne venait ajouter à la riche simplicité de cette pièce merveilleuse, que feu le baron de Vorcelles avait particulièrement soignée, et dont sa veuve avait religieusement conservé la distribution.

Il était dix heures et demie lorsque le prince et Adrien y pénétrèrent.

Une foule compacte et élégante se pressait déjà dans l'appartement.

Le rajah, qui avait renoncé à donner son nom dans les maisons qu'il fréquentait assidûment, put parvenir jusqu'après de la baronne sans avoir été remarqué.

Elle s'entretenait précisément avec M. d'Olligny, quand le prince Cachemiro s'inclina devant elle.

Mme de Vorcelles se dérida en l'apercevant et lui tendit la main avec beaucoup de cordialité ; mais tout à coup elle pâlit et tressaillit d'une manière presque imperceptible. Derrière le nabab, elle venait de reconnaître Adrien !

Le prince saisit au passage le mouvement involontaire et aussi rapide que la pensée que la baronne avait laissé échapper,

Il sourit malicieusement, prit la main de l'artiste et s'effaça pour la mettre en avant.

—Madame la baronne, dit-il gracieusement, j'ai l'honneur de vous présenter M. Adrien Roberts, le fils d'une de mes connaissances les plus regrettées.

Mme de Vorcelles était trop femme du monde pour ne pas faire contre mauvaise fortune bon cœur. Elle salua Adrien de sa plus belle révérence et de son visage le plus affable.

—Que monsieur Roberts soit le bienvenu, dit-elle.

Seul, le comte d'Olligny fronça les sourcils.

Au même instant, Hélène, écrasante de beauté, quoique très simplement mise, mais triste et glacée, venait rejoindre sa mère.

Néanmoins il souriait toujours, comme s'il avait pris un malin plaisir à amener cette situation équivoque.

Aussitôt qu'il eût produit l'effet qu'il semblait vouloir obtenir, il prit le bras d'Adrien et se perdit dans la foule, qui s'écartait respectueusement devant lui.

En effet, dès qu'il avait paru, le prince était devenu le point de mire de tous les regards.

Le costume éblouissant dont il était revêtu, l'aisance avec laquelle il le portait, toutes choses qui déjà avaient frappé l'artiste, provoquèrent l'attention des invités de la baronne.

Pendant un bon quart d'heure, il n'eurent d'yeux que pour lui.

Adrien ressentit naturellement le contre-coup de la curiosité



Alors le misérable se traîna sur ses genoux, rampant comme un reptile.

Quand elle arriva dans le groupe de ces quatre personnes, elle s'arrêta subitement. Ses joues se colorèrent, son teint s'anima, mais elle ne perdit pas contenance.

Elle aussi venait de reconnaître Adrien.

Elle allait se retirer, quand le prince Cachemir lui prit la main.

—Mais arrivez donc mon enfant, dit-il, que je vous présente à votre tour un de mes bons amis, ce sauveur dont vous m'avez tant parlé, M. Adrien Roberts.

Hélène était mise au pied du mur. Elle devint pourpre, et, sans lever les yeux sur l'artiste, elle le salua cérémonieusement.

Bien certainement, le nabab devinait la gêne mutuelle qu'éprouvaient à la fois la baronne, Hélène, Adrien, et le dépit que ressentait le comte d'Olligny.

générale. On aurait voulu savoir quel était ce jeune et brillant inconnu, au bras duquel se promenait familièrement le prince Cachemir, jusque-là si froid et si réservé dans ses relations.

Les plus curieux allèrent s'informer près de la maîtresse de la maison, et revinrent apporter aux autres le résultat de leurs investigations.

Bientôt on apprit que ce beau jeune homme était un peintre de grand talent, en même temps que le héros mystérieux auquel Mme de Vorcelles et sa fille devaient la vie.

Or, le monde, le grand monde s'entend, est hostile d'instinct à la finance et à la bourgeoisie, mais daigne faire exception en faveur des artistes.

Adrien ne rencontra donc que bienveillance et regards encourageants sur le visage de ceux qui l'observaient. Quelques-

uns même s'étonnerent que la baronne ne leur eût pas présenté plus tôt celui envers lequel elle avait contracté de si grandes obligations.

Le jeune peintre méritait à tous les titres l'accueil flatteur qu'il recevait. Sa jeunesse, son élégance, sa distinction, sa toilette irréprochable auraient suffi pour le mettre en relief si l'acte de courage dont il avait fait preuve, et que la baronne avait si souvent raconté, n'avait ajouté plus de prestige encore à sa mâle beauté.

Son début était excellent. Il ne poussait pas la modestie jusqu'à la niaiserie, et s'aperçut bien vite des sympathies qu'il avait provoquées.

Cela redoubla le courage dont il avait fait provision.

Au bout d'une demi-heure, il était parfaitement acclimaté.

Il se dirigea vers Hélène et l'invita pour le premier quadrille dont elle pourrait disposer. Elle lui accorda le second.

En attendant son tour, Adrien revint se placer à côté du prince Cachemire, avec lequel il éprouvait maintenant infiniment de plaisir à causer.

Le rajah avait beaucoup voyagé. Il connaissait la Turquie, la Perse, l'Inde, l'Amérique, et jusqu'à ce petit port de mer de Dover qu'Adrien avait habité, depuis le moment où il avait quitté Calcutta jusqu'au jour où il était revenu en France avec sa mère.

Hasard étrange ! Il avait même visité la maison où l'artiste et sa mère avaient demeuré pendant quinze mois !

Décidément Adrien était tout à fait en pays de connaissance.

Pendant ce temps, l'orchestre jouait ses ritournelles les plus entraînantes, les danseurs tourbillonnaient devant le jeune peintre, et le comte d'Olligny s'était approché d'Hélène.

Adrien, qui ne quittait pas des yeux celle qu'il aimait, fut témoin de l'empressement de Raymond. Il lui semblait entendre tomber de ses lèvres pincées les paroles mielleuses que le comte adressait à la jeune fille.

Il est vrai qu'Hélène n'y répondait ni par un mot ni par un sourire.

Cependant la conversation de cet homme avec la candide enfant lui faisait l'effet d'une profanation. Ce supplice dura jusqu'aux premières notes du quadrille qui lui avait été promis.

Aussitôt l'artiste s'élança. Il avait enfin un prétexte pour arracher Hélène à cette odieuse persécution.

Il lui tendit la main sans mot dire ; la jeune fille y posa la sienne, et tous deux s'inclinèrent sommairement devant M. d'Olligny.

— Pardon, monsieur, dit Hélène à Raymond au moment de s'éloigner.

Adrien ne prononça pas un mot. Il était pâle de colère et de jalousie ; il craignait que sa voix ne le trahit.

Il entraîna la jeune fille et alla prendre place au milieu du quadrille banal.

— Mademoiselle, lui dit-il rapidement pendant que les vis-à-vis se cherchaient, je ne suis venu ici que pour vous rendre service. La démarche que je fais auprès de vous est grave, et peut être diversement interprétée. Je n'en ai nul souci, je n'ai songé qu'à vous ouvrir les yeux sur un point qui intéresse votre avenir, votre bonheur.

— Je vous écoute, monsieur, répondit Hélène que ce début intéressait vivement.

— On m'a dit, mademoiselle, que le comte d'Olligny avait demandé votre main.

— Il paraît que oui, monsieur.

— Pardonnez-moi mon indiscretion, mademoiselle, mais éprouvez-vous pour lui quelque... estime ?

Il avait cherché ce dernier mot avant de le risquer.

— Je ne ressens aucun embarras à déclarer que M. d'Olligny m'est absolument indifférent, dit la jeune fille.

Adrien respira bruyamment.

— Vous connaissez la famille Dorval ? reprit-il.

— Dorval ! répéta machinalement Hélène. En effet, ce nom ne m'est pas inconnu... Où donc l'ai-je entendu prononcer ?...

— C'est ma mère qui vous a recommandé cette pauvre famille répliqua nettement l'artiste.

— Je ne sais, monsieur, ce que vous voulez dire...

— Oh ! de grâce, mademoiselle ! interrompit Adrien, ne me faites pas perdre des instants précieux, ne cherchez pas à nier. Je sais que vous êtes venue dans mon atelier, mon cœur me l'a dit.

— Je ne vous comprends pas, monsieur, balbutia Hélène rougissante.

— Vous avez raison, mademoiselle, je m'oublie, mais nous avons si peu de temps... N'avez-vous pas perdu ce jour-là un mouchoir de batiste, garni de valenciennes et brodé d'un H ?

— Je ne me souviens pas...

— Le voici, mademoiselle, poursuivit Adrien qui tira de la poche de son habit le fin tissu ; c'est ma mère qui l'a trouvé sur mon divan et qui me l'a remis.

Hélène fit involontairement un mouvement pour le reprendre.

— Vous le voyez, mademoiselle, continua le jeune peintre, vous ne pouvez plus nier ; mes pressentiments, le portrait enthousiaste que ma mère m'avait tracé de votre incomparable beauté ne me permettaient pas de m'égarer.

— Eh bien ! fit résolument Hélène décidée à braver le danger, quand cela serait ?

— Vous avez tellement raison, mademoiselle, que je cherche encore pourquoi vous avez essayé de vous en défendre. Avez-vous supposé que j'en tirerais vanité ? Hélas ! je n'ignore pas que de tels orgueils ne me sont pas réservés. Ce n'est pas un pauvre hère comme moi qui pourrait aspirer à de pareils envirements. L'aigle seul peut regarder le soleil en face. Or je ne suis point un aigle, le soleil me brûlerait les yeux et me calcinerait le cœur.

— Et pourtant l'histoire d'Icare n'a été un enseignement pour aucun de ceux qui me ressemblent. La beauté, cet astre terrestre, a des mirages si attrayants qu'on ne saurait résister au désir de l'approcher, de l'aimer, de l'admirer, de le lui dire, dût-on, comme le fils de Dédale, y brûler les ailes de son amour et périr victime de son audace."

Hélène écoutait, oppressée, haletante ; le sang affluait à son cœur, à ses yeux, à son oreille ; elle ne voyait plus, n'entendait plus.

— Je vous en prie, monsieur, dit-elle d'une voix tremblante, on nous observe...

Adrien rayonnait. Le trouble de la jeune fille, l'émotion que ses paroles brûlantes avaient provoquée, ne pouvaient lui laisser aucun doute sur l'indulgence avec laquelle Hélène l'avait écouté.

Quand il lui prit la main pour figurer dans le quadrille, au son de cet orchestre dont le piston brutal et le flageolet criard l'irritaient, il sentit que cette main tremblait, et la serra dans la sienne avec ivresse.

La jeune fille ne répondit pas à cette étreinte, mais ne chercha pas à se dégager.

— Pardon, monsieur, dit-elle enfin quand la première figure fut terminée. Je ne sais pas très bien où j'en suis... Qu'avez-vous donc à me dire ?

— Rien, mademoiselle, répondit l'artiste ivre de bonheur. D'ailleurs à quoi bon maintenant ?...

— Au contraire, je tiens plus que jamais à le savoir, insista Hélène.

— Eh bien ! mademoiselle, allez voir cette famille Dorval et tâchez d'obtenir d'elle le nom du séducteur de Lucie, du père de son enfant, de celui qui les laissait mourir de faim...

— Oh ! je le devine ! s'écria Hélène avec un accent de haine satisfaite.

Hélène avait raison quand elle recommandait la prudence à Adrien, et lui faisait remarquer qu'on les observait.

Pendant le court entretien que leur avaient permis les intervalles du quadrille, deux regards n'avaient pas cessé de peser sur eux.

L'un jaloux, haïeux, menaçant, celui du comte d'Olligny.

L'autre, paternel, encourageant, satisfait, celui du prince Cachemire.

Tous les deux, le premier avec son instinct de rival, le second avec les sympathies qu'il ressentait définitivement pour le jeune peintre, avaient lu dans les yeux de ces enfants le trouble et l'ivresse dont ils avaient brillé.

Quant à la baronne, absorbée par ses devoirs de maîtresse de maison, elle n'avait pas eu le loisir et même la pensée de surveiller sa fille.

Evidemment le nabab avaient soupçonné la vérité, avant même d'avoir préparé la scène à laquelle il assistait.

L'avait-il trouvée dans la vivacité avec laquelle Hélène s'était plusieurs fois exprimée, en sa présence, sur le compte de l'artiste, dans le désir qu'elle avait manifesté de le connaître ? C'est probable, car, avant la visite que la baronne et sa fille avaient faite à Mme Roberts, visite qui leur avait révélé d'une manière si imprévue l'amour d'Adrien pour Hélène, ces dames ne se gênaient pas pour laisser percer devant tout le monde le dépit que leur causait la réserve systématique de leur sauveur.

Ni lui ni Raymond n'avaient entendu la conversation de l'artiste avec la jeune fille, et pourtant ni l'un ni l'autre ne s'étaient abusés sur le sens des paroles qu'ils avaient échangées.

L'amour à vingt ans n'a revêtu encore aucune de ces roueries dont le monde l'oblige souvent à s'habiller plus tard.

Ils s'aimaient, ils le sentaient, ils ne prenaient pas la peine de dissimuler l'allégresse naïve à laquelle ils étaient en proie.

Sans le vouloir, maintenant même qu'ils étaient séparés, ils se cherchaient du regard, baissaient les yeux, les relevaient, rougissaient, se détournaient, s'imaginant faire preuve d'une excessive habileté et cacher leur impénétrable secret.

Pauvres chers enfants ! Que de diplomatie dépensée en pure perte ! Quel œil clairvoyant s'y serait trompé ?

Quand le bal fut dans tout son éclat, lorsque la baronne put enfin quitter la porte à l'entrée de laquelle elle recevait les invités, le prince s'avança vers elle.

—Vous plairait-il, madame, de danser un quadrille avec moi sur un fauteuil ? demanda-t-il.

En même temps il attirait doucement Mme de Vorcelles et la faisait asseoir à côté de lui.

—Eh bien ! reprit-il alors, comment trouvez-vous mon protégé ?

—Quel protégé ? fit étourdiment la baronne qui essayait de ne pas comprendre.

—M. Adrien Roberts.

—Oh ! je le connais déjà, répondit-elle.

—Je le sais, mais enfin comment le trouvez-vous ?

—Sous quel rapport ?

—Comme homme, puisque vous n'avez pas encore causé avec lui et que vous ne pouvez pas le juger autrement.

—Je ne le trouve pas mal, répondit nonchalamment Mme de Vorcelles.

—Pas mal ! se récria le prince Cachemire. Cherchez-en donc un ici qui joigne comme lui la beauté et la force à la distinction et à l'élégance.

—Oh ! répliqua la baronne avec un peu de dédain, ces artistes ont une manière de s'habiller... Il faut qu'on les remarque... c'est leur unique préoccupation.

—En quoi trouvez-vous donc excentrique la mise de M. Adrien ? Ses habits sont exactement coupés sur le modèle de tous ceux que je vois, sa cravate blanche n'est pas nouée d'une autre façon, et, si ce n'est qu'il est un peu moins correctement peigné, qu'il n'a pas comme les ânes une raie qui lui sépare le milieu de la tête et du dos...

La jolie veuve ne put réprimer un sourire.

—C'est vrai, reprit le nabab, je ne vois guère d'autre différence. Regardez donc à côté de lui l'air rogue, empesté, du comte d'Olligny... Est-ce là ce que vous appelez en France avoir de la distinction ? Chez nous, ce serait de la raideur. Or la raideur exclut l'élégance.

—Où voulez-vous en venir ? dit enfin Mme de Vorcelles.

—A rien, qu'à vous faire oublier les griefs que vous avez contre M. Adrien.

—Il y a longtemps que je n'y songe plus !

—Ah ! comme vous ne dites pas ce que vous pensez ! Comme sans cela vous rendriez justice à mon protégé ! Tenez, voulez-vous que je vous l'amène ? Je vais vous laisser dix minutes avec lui et vous serez sous le charme.

—Non, non, se défendit vivement la baronne. Je n'y tiens pas.

—Mais, au fait, poursuivit-elle après un court silence, pourquoi me vantez-vous tant votre M. Adrien ?

—Parce que je lui ai promis de le réconcilier avec vous. Je sais maintenant en quoi il vous a déplu, et, franchement, je ne me sens plus le courage de lui en faire le reproche. D'ailleurs, je vous l'ai dit, c'est le fils d'une de mes anciennes et meilleures connaissances.

—Vous étiez lié avec son père ?

—Oui, quand il habitait Calcutta.

—M. Adrien est donc Indien ?

—Non, madame ; mais il est né à Calcutta d'un père américain et d'une mère française.

—Alors il est Américain ?

—Oui, mais il est à supposer qu'il se fera naturaliser en France, où il demeure depuis longtemps.

—Que faisait donc son père ?

—Il faisait principalement le commerce des pierreries, et, comme il avait assez d'argent pour attendre, il réalisait des bénéfices considérables.

—Mais alors comment ce jeune homme est-il dans une position si précaire ? demanda curieusement Mme de Vorcelles.

—Ceci est tout un drame que je vous raconterai plus au long un autre jour, répondit le nabab. Pour le moment, qu'il vous suffise de savoir que sir James Roberts a été assassiné et volé de sa fortune, qu'il avait réalisée et dont il était porteur, alors qu'il venait de débarquer à Dover, où sa femme et son fils attendaient son retour.

—Que dites-vous ? s'écria la baronne en joignant les mains.

—La vérité, madame. Et savez-vous à combien se montait le chiffre de cette fortune ?

—Non, prince.

—A quatre millions de dollars.

—Vingt millions de notre monnaie !

—Oui, madame.

—L'assassin n'a donc pas été arrêté ?

—Il a été pris et pendu, mais seulement le lendemain matin, sans avoir fait aucun aveu ; et, comme il a eu devant lui toute la nuit, il a pu faire disparaître le fruit de son crime.

—Et ce trésor a été perdu ?

—Jusqu'ici, oui, madame.

—Y a-t-il longtemps de cela ?

—Quatorze ans passés.

—Est-ce que M. Adrien conserve quelque espoir de le retrouver ?

—Je ne le crois pas.

—Ainsi il est bien définitivement ruiné ?

—Définitivement n'est pas le mot, répondit le nabab. Le coupable n'ayant pas quitté la ville, il est plus que certain qu'il a enfoui dans les environs le trésor qu'il a dérobé. Or une enquête a été faite par le shériff, Mme Roberts a donné le signalement de la valise dans laquelle était enfermée la fortune de son mari, un jour ou l'autre le hasard peut la faire découvrir...

La baronne sourit avec incrédulité.

—Et ce jour-là, continua le prince Cachemire, M. Adrien Roberts sera possesseur de vingt millions ? Or, quand je dis vingt millions, je suis au-dessous de la vérité, car depuis cette époque les pierreries dont se composait cette fortune ont augmenté d'un bon tiers de leur valeur primitive.

—Oui, mais ce jour-là peut ne lui rendre jamais.

—C'est vrai, madame, fit le rajah. Si pourtant il se levait, souvenez-vous bien de ce que je vous ai dit.

A ces mots, il s'inclina et disparut dans la foule, laissant Mme de Vorcelles sous l'impression de ce récit émouvant.

Elle demeura quelques instants rêveuse. Elle crut deviner dans les intentions du prince Cachemire, dans l'instance avec laquelle il avait parlé de son protégé, quelque chose de plus que ce qu'il avait voulu dire.

Assurément l'histoire de M. Adrien était touchante ; la situation de l'artiste était on ne peut plus intéressante, mais ce n'était pas là ce qui avait le plus frappé la baronne. Il lui avait semblé que les paroles du rajah contenaient une sorte de prophétie.

Pourtant quelle apparence qu'au bout de quatorze ans cette fortune disparue revît la lumière ?

Ces réflexions la conduisirent tout naturellement à examiner plus attentivement celui qui en était l'objet.

Le prince avait dit vrai. A présent que la baronne était seule, elle rendait parfaitement justice au jeune peintre. Il était vraiment beau, très réellement élégant. Mais cela même lui parut un danger de plus pour le repos d'Hélène, qu'elle soupçonnait vaguement d'avoir pour l'artiste un commencement d'inclination.

Précisément il dansait encore avec la jeune fille. Elle n'avait plus cet air triste, indifférent, profondément ennuyé, que sa mère avait remarqué en elle depuis quelque temps.

Ses yeux avaient un éclat inaccoutumé, ses lèvres carminées souriaient de plaisir et laissaient voir l'extrémité de ses dents nacrées.

Elle était belle comme elle ne l'avait jamais été.

En ce moment, le comte d'Olligny s'approcha de Mme de Vorcelles, et lui désignant du regard le groupe des deux jeunes gens :

— Mais regardez-les donc, madame ! dit-il brutalement avec un accent de haine mal contenu.

VI

CE QU'IL ADVINT DES INDISCRÉTIONS D'ADRIEN

La baronne s'aperçut alors de l'excessive animation dont rayonnait le visage de sa fille.

— Mais vous n'avez donc rien vu ! s'écria le comte furieux. Vous ne savez donc pas que M. Adrien danse avec Hélène pour la seconde fois, qu'ils ont longuement causé, que depuis ce moment-là ils ne se quittent pas des yeux !

— Vous êtes fou, mon cher, répliqua vivement Mme de Vorcelles. Je connais trop bien ma fille...

— Et vous, baronne, vous êtes aveugle, riposta Raymond avec feu.

— Comment ! est-ce qu'Hélène aurait eu avec ce jeune homme un entretien particulier ?

— Oh ! non. Je ne l'aurais pas permis.

— Ce n'est donc qu'en dansant avec elle qu'il aurait pu tenir cette longue conversation ?

— Certainement.

— Alors, rassurez-vous, fit la baronne en riant. Il y a longtemps que je sais par expérience tout ce qu'un galantin peut dire entre les intervalles d'un quadrille. Ce n'est pas dangereux, croyez-moi.

— C'est que vous n'avez pas vu comme moi...

— Quoi donc ? interrogea la baronne en voyant que le comte hésitait.

— Ces regards échangés, cette rougeur, ces serremments de main.

— Je vous répète que vous êtes fou, interrompit la jolie veuve. Hélène est rouge parce qu'il est impossible de danser sans avoir chaud, et que malheureusement quand on a chaud on devient rouge. Quant à des serremments de main, vous avez rêvé. Ne faut-il pas prendre la main de son cavalier pour figurer dans un quadrille ?

— Comme il vous plaira, madame, repartit le comte d'un air pincé ; mais j'en suis pour ce que j'ai dit, pour ce que j'ai au.

— Vous vous alarmez à tort. J'en suis convaincue, répliqua la baronne. Cependant revenez me voir demain dans la journée, je vous promets que j'aurai tiré cette affaire au clair.

— A demain, soit ! fit Raymond ; mais d'ici là ne les perdez pas de vue, vous saurez ainsi qui de nous deux a raison.

Et il sortit en maugréant.

Mme de Vorcelles prêta en effet une plus grande attention à l'attitude des deux jeunes gens.

Le visage réjouï d'Hélène l'avait frappée ; elle ne put se méprendre à certains signes imperceptibles, à l'ivresse naïve de leurs regards, à l'accord tacite qui semblait régner entre eux.

Evidemment ils avaient échangé quelque mystérieuse confidence.

Aussi ce fut avec un peu d'impatience qu'elle attendit la fin du bal.

Pour la première fois de sa vie, peut-être, elle refusa de danser. Elle était mécontente, et, comme on le dit vulgairement, " elle boudait contre son ventre."

Enfin, vers trois heures du matin, les plus obstinés cotillonners s'éloignèrent, et le combat finit faute de combattants.

La baronne prit doucement Hélène par la taille et l'entraîna dans sa chambre.

— Eh bien ! dit-elle avec un feint enjouement, il me semble que tu t'es plus amusée qu'à l'ordinaire aujourd'hui ?

En même temps elle enlevait la coiffure de sa fille et déroulait ses admirables cheveux noirs.

— C'est vrai, répondit Hélène.

— Tu es donc mieux disposée, ce soir ?

— Probablement.

— Pourquoi ? demanda la baronne.

— Je ne sais pas, répondit Hélène.

— Est-ce la présence du comte qui t'avait mise en si bonne humeur ?

— Oh ! non, répliqua naïvement la jeune fille.

— Est-ce donc la présence de quelqu'un autre ?

— De qui ? fit Hélène un peu confuse.

— Que sais-je, moi ?... une de tes amies, par exemple...

En adressant à sa fille ces questions successives, Mme de Vorcelles l'avait placée devant une glace et l'aidait à se déshabiller. Mais si elle était derrière Hélène, elle ne perdait aucune expression de sa physionomie. Le miroir les lui reflétait fidèlement.

— Mes amies, dit la jeune fille d'un air distrait, est-ce qu'elles ne sont pas toujours-là ?

— C'est juste, fit la baronne. Mais, au fait, tu as beaucoup dansé avec ce jeune peintre qui s'est enfin décidé à nous faire l'honneur de sa visite. Est-il spirituel, aimable ?

— Je l'ignore, balbutia Hélène ; nous avons si peu causé...

Mais elle rougit tellement en faisant ce petit mensonge que ses épaules comme son visage se colorèrent instantanément sous les yeux de sa mère.

— Ah ! fit Mme de Vorcelles, il me semblait que vous étiez au mieux à la fin du dernier quadrille.

— Au mieux... c'est beaucoup dire... bégaya la pauvre enfant. Vous savez, mère... un danseur... cela n'a pas grande importance... on n'est pas obligée de lui faire mauvais visage...

Mais elle était cramoisie en prononçant ces phrases sans suite. Elle se baissait, se redressait, comme pour aider également à sa toilette de nuit.

— Allons, fit la baronne en souriant, je vois bien que c'est décidément la présence du comte qui t'as si fort animée. Tu as raison, du reste, il t'aime à l'adoration ; il me le répétait ce soir encore, avant de me quitter.

— De grâce, mère. Rappelez-vous ce que je vous ai dit, et ne me parlez jamais de cet homme !

— Bon ! reprit Mme de Vorcelles du même ton enjoué. Tu t'y feras, sois tranquille ; et, dans un mois ou deux...

— Quoi ? fit Hélène qui tressaillit.

— Tu l'épouseras.

— Jamais ! protesta la jeune fille avec énergie.

—Tu l'épouseras, te dis-je.
—Moi, j'épouserais un pareil monstre ! s'écria Hélène, à bout de soumission.

—Monstre est un bien gros mot. Prends garde !

—Il est au-dessous de la réalité, je vous le jure.

—Je ne te comprends pas. Qu'as-tu donc à lui reprocher ? N'est-il pas jeune, riche, noble, empressé, prévenant ?

—Lui ! dit Hélène à qui l'énumération de ces qualités fit perdre patience. Demandez-lui donc ce qu'il a fait de Lucie Dorval et de son enfant ? Il les a lâchement abandonnés, il les a laissés mourir de faim, et, sans la charité de Mme Roberts... Elle voulut s'arrêter. Il était trop tard.

—Que signifient ces paroles ? demanda sévèrement la baronne. Qui donc t'a instruite de ces détails ?

—Qu'importe ? fit Hélène, il suffit que ces bruits odieux soient venus jusqu'à moi.

—J'ignore quel chemin ils ont pris, dit gravement Mme de Vorcelles, mais il n'est pas moins odieux qu'on ait osé souiller de semblables propos les oreilles de jeune fille.

—Ah ! c'est qu'il est des instants où la patience échappe où la colère parle plus haut que la prudence, que la réserve,

—Et je m'aperçois que tu es dans un de ces moments-là, riposta la baronne. C'est bien. Je n'insiste pas pour connaître le nom de celui qui s'est fait l'écho de pareils scandales. Je le devine, et je ne saurais trop le blâmer. S'il croyait devoir apporter ici des confidences de cette espèce, c'était à moi qu'il devait les faire et non pas à toi.

—Mais il ne m'a rien dit, mère ; il n'a fait que me raconter en quelques mots l'histoire de Lucie, c'est moi qui ai tout compris.

—Tu as l'intelligence trop prompte quand il s'agit d'accuser et de condamner un homme de valeur comme le comte, mon enfant répliqua Mme de Vorcelles. C'est à moi qu'il appartient d'être juge en cette occasion. Je ne faillirai pas à mon devoir, je te le promets ; mais jusque-là j'ai le droit de considérer ces injures comme des calomnies.

Hélène ne répondit que par un sourire d'incrédulité.

Enfin sa mère la laissa seule.

Blottie dans son lit virginal, loin de toute surveillance, elle pouvait écouter les battements de son cœur, s'enivrer de paroles brûlantes qui vibraient encore à son oreille, palpiter de crainte, d'amour, d'espoir, échafauder un long avenir de félicité, frissonner au contact de cette main dont elle sentait toujours l'étreinte.

Ah ! comme elle lui sembla courte, cette nuit de fiévreuse insomnie, de sensations inconnues, de troubles, d'épouvantements, d'illusions nouvelles !

Le lendemain elle était plus belle encore. Ses yeux bleus, cernés par la fatigue, brillaient d'un éclat inusité. Elle était heureuse, elle renaissait à la vie.

La baronne était soucieuse. Elle ne doutait pas de la loyauté d'Adrien, ni de la sincérité de l'accusation qu'il avait portée.

Comment détourner ce nouveau malheur ? Par quel moyen arracher Hélène à la passion fatale qui l'envahissait ? De quelle manière rendre au comte le prestige que sa maladresse lui avait fait perdre ?

Elle y réfléchissait encore lorsque, fidèle au rendez-vous que lui avait assigné Mme de Vorcelles, M. d'Olligny se présenta.

L'air grave et pensif de la jolie veuve ne pouvait pas lui échapper.

—Eh bien ? demanda-t-il rapidement, avez-vous tenu compte de ce que je vous ai dit ?

—Oui, répondit laconiquement la baronne.

—Et vous avez remarqué comme moi...

—Tout ce qui s'est passé.

—C'est donc bien vrai ? Vous avez découvert quelque chose ?

—J'ai découvert, répliqua la baronne avec humeur, que le comte d'Olligny est un maladroit, qui sème des fautes sur son chemin et qui ne sait pas les cacher.

Raymond devint tout à coup livide.

—Connaissez-vous Lucie Dorval ? demanda enfin Mme de Vorcelles en se croisant les bras.

M. d'Olligny s'attendait si peu à une explication de ce genre que la stupéfaction lui coupa la parole.

—Mais répondez donc ! fit la baronne avec impatience. Est-il vrai que vous connaissiez cette femme ?

Le comte n'eut pas l'audace de nier.

—C'est vrai, dit-il d'un air consterné.

Mme de Vorcelles haussa les épaules avec pitié,

—Comment ! reprit-elle, au moment où vous demandez la main de ma fille, vous n'avez pas même liquidé votre passé !

Raymond releva la tête. Au lieu de la colère qu'il croyait s'être attirée, il ne racontait que le dépit. Donc la baronne n'aurait pas été fâchée qu'il put se tirer de ce mauvais pas. Cela lui rendit tout son aplomb.

—Madame, répondit-il, vous êtes une femme d'esprit avec laquelle on peut causer de tout à cœur ouvert. Aussi je puis vous jurer sur l'honneur qu'avant de solliciter la main d'Hélène, j'ai tout fait pour régulariser ma position et surtout pour éloigner la personne dont il s'agit.

—Permettez-moi d'en douter encore, répliqua Mme de Vorcelles. Je sais qu'avec ces petites gens ces sortes d'affaires se règlent à prix d'argent.

—Je lui ai fait offrir trente mille francs il n'y a pas dix jours, riposta M. d'Olligny.

—Et elle les a refusés ?

—J'ai un témoin qui peut en déposer.

—Il fallait augmenter le chiffre de vos générosités, insista la baronne. Qu'est-ce que trente mille francs, pour un homme comme vous ? Doublez, triplez la somme s'il le faut, mais finissons-en.

—Ah ! si vous croyez que c'est facile ! dit le comte en hochant la tête.

—Est-ce l'argent qui vous manque ?

—Ce n'est ni l'argent ni la bonne volonté.

—Qu'est-ce donc ?

—C'est l'entêtement de cette femme.

—Est-ce qu'elle sait que vous avez l'intention de vous marier ? Est-ce qu'elle veut en profiter pour en obtenir davantage ?

—Elle ne sait rien.

—Alors, expliquez-vous, car je ne comprends plus, fit Mme de Vorcelles. Vous avez donc conçu quelques doutes sur la fidélité de cette jeune femme ?

—Hélas ! non, madame. Je vous ai dit que pour ma part j'étais décidé à tous les sacrifices, tous... excepté celui qu'elle me demande.

—Qu'exige-t-elle donc ?

—Elle veut que je l'épouse, ricana Raymond, ni plus ni moins.

—Et vous ne vous en souciez guère, reprit la jolie veuve. Cependant, cet état de chose ne saurait durer. Résignez-vous, s'il le faut, à un sacrifice plus grand encore...

—Elle le refusera.

—Vous croyez ?

—J'en suis sûr.

—Quelle femme est-ce donc que cette Lucie ?

—C'est une entêtée, vous dis-je, qui, voyant que je ne me décidais pas à lui donner ma main, a pris un beau jour le parti de me planter là, et d'aller reprendre son aiguille auprès de sa mère.

—Ainsi, elle est couturière ?

—Tout simplement.

—Mais de quelle famille est-elle ?

—C'est la fille d'un ancien garde de mon père.

La baronne était à son tour fort étonné. Tant de fierté chez une femme de condition si vulgaire lui paraissait invraisemblable.

—Pourtant, reprit-elle, si cette personne continue à refuser toutes vos propositions, que ferez-vous ?

—Je l'ignore, répondit Raymond avec em'arras.

—Cependant vous sentez bien que je ne puis pas, dans des conditions semblables, vous accorder la main de ma fille, répliqua la belle veuve. Le hasard fait qu'on nous a recommandé la famille Dorval. Hélène sait dans quelle position fâcheuse vous vous trouvez : il est bien certain qu'elle ne consentira jamais à fermer les yeux, tant que vous lui aurez pas fourni la preuve que cette femme est désintéressée et a renoncé à toute prétention.

—Que dites-vous ? s'écria M. d'Olligny, Hélène est instruite...

—Si bien que c'est elle qui me l'a appris, interrompit Mme de Vorcelles. Mais moi-même, si indulgente que je sois pour vos peccadilles de jeunesse, il m'est impossible de transiger avec les convenances, au point de donner mon consentement à cette union. Je ne puis pas m'exposer au scandale de voir votre maîtresse intervenir au pied de l'autel, vous apporter l'enfant que vous abandonnez, et auquel, à défaut de nom, vous ne laissez pas même une fortune.

—Lucie n'est pas femme à agir de la sorte, j'en réponds, fit Raymond. Mais vous avez raison, continua-t-il résolument. Il faut en finir.

—Vous avez un projet ?

—Oui, madame. Dès demain je le mettrai à exécution. Et quant à celui qui a poussé le zèle jusqu'à remplir auprès de vous l'infâme rôle de délateur, si je le découvre jamais...

—Que ferez-vous ? demanda la baronne effrayé.

—Je lui ferai payer cher ses indiscrétions.

—Permettez ! se récria Mme de Vorcelles, je n'ai nommé et prétendu désigner personne. Je répète que c'est un hasard qui nous a mis sur la voie. Or ce hasard n'est pas venu nous trouver ; c'est nous qui, sans le savoir, sommes allées sottement au-devant de lui. Donc, c'est sur lui seul que vos menaces doivent retomber.

—C'est ce dont je vais m'assurer à l'instant, fit M. d'Olligny en se levant.

Il était furieux. Ce premier échec l'avait exaspéré. Il avait pris tant de soin pour cacher aux yeux de tous, même de ses amis les plus intimes, ses relations avec Lucie, qu'en sollicitant la main d'Hélène, la dernière chose qu'il eût à craindre qu'on lui opposât était cette liaison ignorée.

Aussi, à force de chercher quel pouvait être l'auteur de cette délation, il se souvient des questions étranges que lui avait posées Adrien le soir même de son arrivée à Lépeau.

En effet, personne autre que l'artiste, parmi ses connaissances, ne soupçonnait l'existence de la famille Dorval. C'était lui qui l'avait secourue, qui avait dévoilé, aux yeux de Gustave, du prince Cachemire, la détresse de ces malheureuses femmes. Plus de doute, c'était également lui qui avait intercedé en leur faveur auprès de la baronne et de sa fille.

Quand au moyen, à l'aide duquel Adrien avait éventé le secret des relations du comte avec Lucie, il importait peu que celle-ci les eût avouées dans un élan de reconnaissance.

Ce qu'il y avait de certain, c'est que nul autre que le jeune peintre n'avait pu les révéler à Hélène.

Fort de cette conviction et encore sous l'influence de la rage qui le dévorait, M. d'Olligny se rendit chez Adrien.

Celui-ci ne fut pas médiocrement surpris de la visite qu'il recevait. Du reste, il ne se méprit pas un instant aux motifs qui amenaient Raymond. Le regard irrité, les traits décomposés du comte indiquèrent tout d'abord à l'artiste de quels sentiments son rival était animé.

Néanmoins il le fit entrer dans son atelier et lui offrit un siège. Puis il se laissa tomber sur son divan et attendit.

—Monsieur, commença sèchement Raymond, puis-je compter sur votre franchise à défaut de votre générosité ?

Ce début n'était pas fait pour disposer Adrien à la bienveillance.

—Vous le pouvez, répondit-il froidement.

—C'est ce que nous allons voir, reprit M. d'Olligny. Quelqu'un m'a desservi d'une façon que je ne veux pas qualifier auprès de la baronne de Vorcelles et de sa fille. Ce quelqu'un est-ce vous ?

—Au moins, fit doucement le jeune peintre, faudrait-il que je susse ce que l'on a dit à ces dames.

—Vous le savez aussi bien que moi, monsieur.

—Peut-être, mais je vous prie de vouloir bien préciser.

—On a parlé de mes relations avec une jeune femme qui habite cette maison.

—Alors, monsieur, vous ne vous êtes pas trompé, répondit Adrien. Ce quelqu'un, c'est bien moi.

Le comte pâlit, mais il se contint.

—Daignerez-vous, en ce cas, me dire à quelle impulsion vous obéissiez en vous mêlant d'une affaire qui ne vous regardait pas ?

—Malgré le ton que vous prenez, monsieur, je consens à vous déclarer que j'ai cru remplir le devoir de tout honnête homme en avertissant ces dames de la fausse position dans laquelle vous les mettiez.

—Mais de quel droit avez vous rempli ce prétendu devoir ? demanda Raymond d'une voix irritée.

—Ceci, monsieur, ne regarde que moi et ma conscience.

—Vous avez la conscience bien élastique, riposta le comte, si elle ne vous reproche pas d'avoir joué un rôle ordinairement réservé aux agents les plus obscurs.

—Arrêtez vous de grâce ? fit Adrien qui partit d'un éclat de rire. Dans cinq minutes vous allez m'accuser de faire partie de la police.

Mais il reprit aussitôt son sérieux.

—Bref, que venez-vous faire ici ? demanda-t-il. Me provoquer ? Soit, j'accepte. Aussi bien je suis las de garder un masque qui pèse à ma loyauté, si peu de cas que vous en fassiez. Est-ce ma faute à moi si vous avez vécu dans le scandale, et si le scandale retombe sur vous ? On n'efface pas d'un coup d'éponge un passé comme le vôtre, vous le savez bien.

—On n'impose silence ni à la voix publique, ni à celle des honnêtes gens. Tant pis pour vous, monsieur ! Si vous aviez semé le bon grain, vous ne récolteriez pas l'ivraie.

—Monsieur, s'écria Raymond hors de lui, dans une heure mes témoins seront ici.

—Eh ! c'est ce que vous auriez dû commencer par faire, répliqua Adrien poussé à bout, vous m'auriez évité le désagrément de votre présence.

Et, tandis que M. d'Olligny le menaçait du geste, le jeune peintre lui tournait le dos et haussait les épaules.

VII

LE DUEL

Entre le comte et l'artiste, la conversation ne s'était pas trainée dans les ornières de la banalité. Depuis la première fois qu'ils s'étaient parlé, ils s'étaient compris. Le jour où ils se rencontreraient sur le même terrain, leur haine ne pouvait plus manquer d'éclater.

Ce qu'il y eut de plus singulier dans cette rapide entrevue, c'est que ni l'un ni l'autre ne toucha un seul mot des véritables motifs qui les faisaient agir.

Adrien n'avoua pas plus qu'il aimait Hélène, que Raymond ne confessa qu'il avait demandé sa main. A cet égard, ils n'avaient besoin d'aucun éclaircissement.

Dès que M. d'Olligny se fut éloigné, le jeune peintre écrivit à Gustave un billet ainsi conçu.

« Cher ami,

« Tu m'as dit souvent que je pouvais compter sur toi. Viens vite, je t'attends.

« A toi. »

Après avoir pliée et cachetée sa lettre, il sortit de l'atelier, s'avança jusque sur le seuil de la maison, et fit signe à l'un des deux nouveaux commissionnaires, dont il avait remarqué la présence, de venir chercher la lettre qu'il lui montrait.

Le soi-disant Auvergnat n'avança qu'avec une extrême len-

teur. Evidemment, il ne se souciait pas de faire la course dont on voulait le charger. Cependant, cahincaha, il obéit.

— Cette lettre à son adresse, dit brièvement l'artiste. Vous viendrez me rendre la réponse dans l'atelier qui est au fond de la cour ; vous demanderez M. Adrien.

En attendant prononcer ce nom, le commissionnaire ténoigna tout à coup un profond respect, un grand empressement, prit la lettre et disparut en courant.

Trois quarts d'heure après, il était de retour.

— Déjà ! ne put s'empêcher de s'écrier le jeune peintre en l'apercevant.

En effet, aller et revenir à pied de la rue Notre-Dame-des-Champs à la rue de Provence en trois quarts d'heure est un véritable tour de force. Et ce qu'il y avait le plus étonnant, c'est que le commissionnaire n'avait pas chaud, n'était pas essoufflé, ne paraissait, en un mot, se ressentir aucunement de la rapidité de sa course.

M. de Coissy allait sortir, dit-il à l'artiste. Il m'a répondu qu'il serait ici dans une demi-heure.

Adrien le paya largement et le congédia.

Cinq minutes plus tard, Gustave arrivait.

— Tu es donc venu à pied ? interrogea le jeune peintre.

— Du tout, j'ai pris une voiture. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— C'est que le commissionnaire que je t'ai envoyé m'a déjà apporté ta réponse.

De Coissy n'avait aucune raison pour s'étonner de cette particularité.

— Cela prouve qu'il a de bonnes jambes, répondit-il en souriant.

Puis, regardant son ami en face :

— Que signifie cette lettre ? interrogea-t-il.

— Elle veut dire que je te prie de recevoir les deux messieurs qui vont se présenter tout à l'heure.

— Tu vas te battre ?

— C'est probable.

— Je parie que c'est avec M. d'Olligny.

— Tu as gagné.

— A propos de quoi ?

— Ces messieurs te le diront, s'ils le jugent convenable, fit Adrien avec insouciance.

Gustave l'observait avec soin. Il remarqua que cette prochaine rencontre ne semblait préoccuper nullement l'artiste. Il lui trouva une physionomie gaie, ouverte, confiante, qu'il ne lui avait pas vue depuis longtemps.

Il lui prit le bras pour l'attirer aussi près que possible.

— Adrien, dit-il, tu es allé hier soir chez la baronne.

— Oui.

— Ne mens pas ! tu as fait ton coup d'Etat.

— C'est vrai.

— Et il a réussi ?

Le jeune peintre ne répondit pas et essaya de se détourner, mais de Coissy le maintint impitoyablement sous l'autorité de son regard.

— Ainsi, reprit-il, cette unique chance sur mille que tu avais dans ton jeu, que je t'avais conseillé de courir...

Même silence embarrassé d'Adrien.

— Et elle t'aime ? insinua Gustave, si bas que son ami l'entendit à peine.

— Tais-toi ! fit l'artiste sur le même ton, en promenant autour de lui des regards inquiets.

— Compris, dit de Coissy qui se frotta bruyamment les mains : Alors je n'ai plus besoin de savoir pourquoi tu vas sur le terrain. Décidément, mon cher, tu es né coiffé. Hier ce duel m'aurait effrayé pour toi, aujourd'hui il me réjouit presque.

— A cause de quoi ?

— Parce que je sais que tu tires assez proprement l'épée et le pistolet ; parce qu'hier avec tes découragements tu te serais laissé embrocher comme un lapin, tandis qu'aujourd'hui avec la certitude d'être aimé...

— Veux-tu te taire, bavard ! interrompit Adrien avec un nouveau geste d'effroi.

— Ne crains rien, dit Gustave avec emphase, en mettant la main sur son cœur. Ici, c'est comme chez les écrivains publics : le tombeau des secrets.

Ce de Coissy était incorrigible. Dans les circonstances les plus graves, il avait toujours la note gaie à son service.

— A propos, reprit-il, quel est ton autre témoin ?

— Je n'en ai pas.

— Je ne suis cependant pas assez gros pour en faire deux, répliqua Gustave.

— Mais je ne connais personne ! objecta l'artiste.

— Allons ! je vois qu'il faudra que je t'en prête un. Heureusement que ce n'est pas une difficulté. Ce soir, au cercle, je prierai un de mes amis... Olivier, par exemple, avec qui tu as dîné chez moi trois ou quatre fois. Celui-là te convient-il ?

— Je le crois bien ! mais voudra-t-il ?...

— Je m'en charge. Quant aux conditions du combat...

— J'accepte toutes celles qu'on te dictera.

— C'est donc le comte qui est l'offensé ?

— Oui, répondit Adrien avec sourire. Ce n'est pas ce qu'il y a de moins comique dans cette affaire.

— Que veux-tu dire ? interrogea de Coissy.

— Je veux dire que si les bruits qui ont couru jadis sur le compte de M. d'Olligny sont fondés, je n'aurai pas assez de ma vie pour regretter d'avoir croisé le fer avec un tel misérable.

— A ton tour, tais-toi ! fit Gustave. Tu as le droit de penser ce qu'il te plaît ; mais tu n'as pas celui de l'exprimer hautement.

— Crois-tu donc que, si j'avais ce droit, je ferais à cette espèce l'honneur de me rencontrer avec elle ?

Au même instant, la sonnette de l'antichambre fut vivement ébranlée.

Adrien alla lui-même ouvrir la porte. C'étaient les témoins de Raymond ; MM. de Jivre et de Cesson.

L'artiste les introduisit dans l'atelier et leur présenta Gustave.

Ces trois messieurs se connaissaient à merveille. Néanmoins, ils échangèrent trois graves saluts, et le jeune peintre les laissa seuls.

— Mon cher monsieur, commença de Jivre, nous sommes chargés par le comte d'Olligny de demander des réparations par les armes de l'offense qui lui a été faite.

— Alors vous connaissez les motifs de leur différend ? demanda Gustave.

— Oui, il s'agit de propos malsonnants tenus par M. Roberts. Aussi n'avons-nous pas voulu accepter le duel à mort que proposait le comte.

— Vous avez eu tort ! repartit vivement de Coissy. M. Roberts est entièrement à la disposition de M. d'Olligny.

— Nous en sommes bien certains, du moment que vous le représentez, fit Paul de Cesson ; mais notre responsabilité était engagée, et pour un motif aussi futile, — car nous n'en connaissons pas d'autre, — nous nous serions retirés plutôt que d'assister à un combat à outrance.

— Comme il vous plaira, fit Gustave. Alors, qu'avez-vous décidé ?

— D'abord, que le duel aurait lieu demain matin à huit heures.

— A quel endroit ?

— Au bois du Vésinet ?

— L'arme choisie ?...

— Est l'épée.

— Et le duel cessera ?...

— Dès qu'un des deux adversaires sera hors de combat.

— Fort bien, messieurs, répondit de Coissy. J'accepte ces conditions, tant au nom de M. Roberts qu'en celui de notre ami Olivier Parfait, qui n'a pu venir à ce rendez-vous, mais que j'aurai l'honneur de vous présenter demain matin sur le terrain.

Les témoins du comte s'inclinèrent en signe d'assentiment et se retirèrent. L'entrevue n'avait pas duré dix minutes.

Gustave resta seul, attendant qu'Adrien descendit.

Pour passer son temps, il jeta autour de l'atelier des regards distraits, lorsque ses yeux se fixèrent sur le mystérieux tableau qui recouvrait un morceau de serge verte, celui qu'il supposait avoir été commandé par le prince Cachemire.

Il hésita longtemps à s'en approcher, mais enfin, poussé par une invincible curiosité, il souleva le rideau.

—Oh ! murmura-t-il. Quel singulier sujet !... Mais c'est une scène d'assassinat ! Ici la victime, là un jardinier qui se précipite à son secours, à droite le coupable qui s'enfuit...

Tout à coup il se pensa sur le tableau, presque à le toucher, pour mieux voir les traits du criminel qu'Adrien avait déjà esquissés.

Aussitôt il se redressa livide ; sa main laissa retomber le rideau qu'elle maintenait. Son visage exprimait à la fois la surprise et l'épouvante.

—Lui ! s'écria-t-il. Allons donc ! ce n'est pas possible !

Adrien était monté dans l'appartement de sa mère, dont il occupait l'attention, afin qu'elle ne remarquât pas les allées et venues que nécessitaient les préliminaires du combat.

Dès qu'il vit s'éloigner les témoins du comte, dont il guettait la sortie à travers les carreaux, il alla rejoindre Gustave.

Celui-ci fumait son cigare, paresseusement étendu sur le divan.

—Eh bien ? fit le jeune peintre.

—Tout est convenu, répondit de Coissy. Sois demain chez moi à sept heures, ou au train de Saint-Germain à sept heures et demie.

—J'irai chez toi, dit Adrien. Faudra-t-il aller prendre M. Olivier ?

—C'est inutile, tu le trouveras rue de Provence. Je te prévient que tu te bats à l'épée jusqu'à ce qu'un des deux adversaires soit hors de combat.

—Merci, fit l'artiste en serrant chaleureusement la main de son ami.

—Maintenant sais-tu ce que tu devrais faire ? proposa de Coissy.

—Non. Quoi donc ?

—Voici la nuit qui vient, tu ne peux plus travailler ; j'ai à la porte une voiture qui m'attend, nous y allons, nous allons aller passer une heure à la salle d'armes, ce qui vous donne un appétit d'enfer ; nous dînons ensemble, et dans la soirée je te présente Olivier.

—Admirable combinaison ! s'écria le jeune peintre. Je m'y conforme.

La soirée se passa, en effet, comme l'avait ordonné Gustave.

La courte séance d'escrime qu'avait fait Adrien lui avait rendu la souplesse et l'haleine.

De Coissy en avait tiré très bon augure.

Le lendemain matin, l'artiste sortit de sa chambre en pantoufles, afin de ne pas réveiller sa mère.

Il s'habilla dans l'atelier et se dirigea vers la rue de Provence.

Gustave était prêt. Olivier arriva bientôt après.

A sept heures vingt-cinq minutes, ils descendaient devant la gare du chemin de fer de l'Ouest.

—Ni le comte ni ses témoins n'étaient encore dans la salle d'attente.

Adrien était calme et résolu. Son attitude fit plaisir à ses témoins.

Au moment où la demie sonnait, Raymond, de Jivre et de Cesson parurent enfin et saluèrent froidement les premiers arrivés.

Le comte lança à de Coissy un regard irrité. Sans doute il ne pardonnait pas à Gustave de servir de témoin, contre lui, à Adrien.

Les deux groupes montèrent chacun dans un compartiment séparé, et le train se mit en mouvement.

Le bois du Vésinet n'était pas alors le joli petit bois bien

arrosé, bien peigné, bien sablé qu'il est aujourd'hui. On y pouvait trouver encore un petit coin que le moellon n'eût pas envahi.

En mettant pied à terre à la station, les six hommes s'espacèrent par couples de deux personnes, afin d'échapper à la curiosité toujours en éveil des employés de la gare et des habitants clairsemés.

Ils s'enfoncèrent dans le bois, se rapprochèrent peu à peu, et marchèrent silencieusement jusqu'à ce que Gustave s'arrêtât.

—Ce sera ici, messieurs, et si vous le voulez bien, dit-il.

Les témoins firent un signe d'assentiment.

Le comte et Adrien se dépouillèrent de leurs pardessus, redingotes et gilets, sur lesquels ils déposèrent leur chapeau.

Pendant ce temps, de Jivre et de Coissy choisissaient dans les deux paires d'épées que chacun d'eux avait apportées les plus souples et les plus légères.

Autant Adrien était digne et réservé, autant Raymond était impatient et agité. Ses traits étaient contractés, ses regards obliques se reposaient avec une sorte de rage sur tout ce qui les attirait, mais principalement sur son rival.

Lorsque Gustave remit son épée au jeune peintre :

—Prends garde ! lui dit-il à voix basse. Si cet homme peut te tuer, il te tuera.

—Je le sais, fit l'artiste.

Au commandement sacramentel de : " Allez, messieurs ! " les adversaires tombèrent en garde.

Dès les premières passes, il devint évident pour les témoins que l'avantage était du côté d'Adrien.

Outre la supériorité que lui donnait la taille, il avait pour lui le sang-froid, la jeunesse et l'haleine.

Pendant les cinq premières minutes, le comte chargea son adversaire comme un furieux. Adrien n'avait même pas le temps de riposter. Mais aussi, au bout de cinq minutes, Raymond soufflait bruyamment et ne pouvait plus continuer le combat.

On fit une première pause.

A la seconde reprise, M. d'Olligny fut plus sage. La vigueur et l'habileté avec lesquelles son rival avait paré les bottes acharnées qu'il lui portait le rendirent plus prudent.

Tien lui en prit, car, à la cinquième ou sixième passe, il trouva un jour, se fendit, et son épée frappa Adrien en pleine poitrine. Fort heureusement, l'artiste arriva à la parade assez tôt pour faire dévier ce terrible coup droit ; mais la pointe du fer décrivit un sillon rougeâtre sur le travers de la poitrine, déchira la chemise, et mit à découvert, entre le linge et la peau, un léger tissu, garni de dentelle, et légèrement taché de sang.

C'était le mouchoir d'Hélène.

Chacun remarqua cette particularité, mais personne n'eût l'indiscrétion de le laisser paraître.

Sn fit une seconde pause.

La blessure d'Adrien était insignifiante. Ce n'était qu'une longue écorchure, d'où le sang s'échappait par gouttelettes.

Il rajusta sa chemise et retomba en garde. Cette fois son œil noir brilla d'un éclair de colère.

Le visage de Raymond grimaçait d'une joie sinistre.

La troisième reprise fut plus sérieuse. Les deux combattants semblaient comprendre qu'elle serait définitive. Ils engageaient peu le fer, se tâtaient, multipliaient les feintes pour attirer l'ennemi dans le piège qu'ils lui tendaient.

Enfin, sur un simple froissé que le comte voulut relever pour riposter en dessous, l'épée d'Adrien pénétra dans l'avant-bras, qu'elle traversa dans presque toute sa longueur.

La douleur fut si vive que l'arme s'échappa des mains de Raymond.

Sa blessure n'était pas grave, mais elle était atrocement gênante.

Les témoins s'empressèrent d'intervenir. M. d'Olligny, malgré leurs observations, protesta qu'il était encore en état de continuer le combat.

Sur ses affirmations réitérées, on lui rendit son épée, mais Adrien la lia si habilement à la première passo, qu'elle alla retomber à cinq pas de là.

Le comte était décidément hors de combat.

Ses seconds déclarèrent la rencontre terminée, l'honneur satisfait, saluèrent leurs adversaires et entraînaient leur champion, qui versait des larmes de rage.

Le jeune peintre endossa tranquillement ses habits et laissa disparaître le comte de ses deux amis.

De Coissy ne les quittait pas des yeux. Dès qu'ils furent hors de vue, il se rapprocha vivement d'Adrien.

—A la bonne heure ! s'écria-t-il en lui serrant énergiquement la main. Mais, sacrebleu ! que j'ai eu peur un instant en voyant filer ce vilain coup droit ! Si tu n'avais pas eu la poigne que je te connais, tu n'en serais pas revenu. Mais, à propos, poursuivit-il, quel était ce chiffon de dentelle que l'épée du comte a profané ?

—Un talisman, dit Adrien.

—Cela se voit bien, riposta Gustave. Dis donc...

—Quoi ?

—A l'occasion, tu me le prêteras.

Puis il consulta sa montre.

—Dix-huit minutes ! fit-il. Cela a été long ! Et vite, continua-t-il, cours embrasser ta mère.

Ils prirent le train suivant et revinrent à Paris une heure et demie après l'avoir quitté.

Adrien remercia cordialement Olivier du service qu'il lui avait rendu, et regagna son atelier.

Quant à de Coissy, il fut très surpris en rentrant chez lui de trouver un mot du prince Adjir, qui le priait de passer chez lui, dès qu'il serait de retour.

Le nabab savait donc que Gustave était absent ? Qui le lui avait dit ?

Il se dirigea vers la place Vendôme, et fut introduit auprès du prince sans même avoir été annoncé. Evidemment, il était attendu.

—Eh bien ? demanda anxieusement le rajah aussitôt qu'il le vit entrer.

—Quoi ? fit de Coissy interdit.

—Ce duel...

—Quel duel ?

—Celui de M. Adrien et du comte.

—Comment ! vous savez ?

—Mais répondez-moi donc ! s'écria le prince sans entrer dans aucune explication.

Eh bien ! fit de Coissy, Adrien a été légèrement atteint à la poitrine...

—Par ce misérable ! rugit le nabab hors de lui.

—Mais de qui parlez-vous donc ? interrogea Gustave à qui cette épithète dans la bouche du prince fit ouvrir de grands yeux étonnés.

—Eh ! je parle de M. d'Olligny, dit le rajah avec véhémence. Et il n'a rien, lui ? ajouta-t-il.

—Pardon, répondit Gustave. Son avant-bras a servi de fourreau à l'épée d'Adrien sur une longueur de dix à douze centimètres.

Le prince respira bruyamment.

—Ainsi, demanda-t-il, il est hors d'état de se battre pendant quelque temps ?

—Oh ! pendant huit bons jours au moins.

—Merci ! c'est tout ce que je voulais savoir, fit le nabab visiblement soulagé.

Puis s'adressant à Gustave :

—Si cela vous est égal, reprit-il avec embarras, ne répétez à qui que ce soit pour le moment que je me suis intéressé à cette rencontre.

De Coissy trouva au prince un air si confus, une mine si suppliante, qu'il lui promit le secret et s'éloigna.

A peine avait-il mis le pied dans la rue qu'il s'arrêta frappé d'une idée subite.

—Misérable d'un côté... murmura-t-il, ce tableau de l'autre... Ce serait donc vrai ?

VIII

LA DEMANDE EN MARIAGE

Adrien était rentré chez lui précisément à l'instant où sa mère allait se mettre à table. Obéissant à un élan spontané, il lui sauta au cou et l'embrassa sur les deux joues.

Ces baisers, plus chaleureux que d'ordinaire surprirent la pauvre femme.

—Comme tu m'as embrassée ! dit-elle.

—C'est pour me dédommager de ne l'avoir pas fait ce matin, répondit-il.

—En effet, tu es sorti de bien bonne heure... Où es-tu donc allé ?

—Oh ! de bonne heure... l'albutia l'artiste.

—Tu crois donc que je ne t'ai pas entendu ? Je n'ai rien dit, mais...

En ce moment, elle aperçut la chemise déchirée de son fils.

—Comme te voilà fait ! s'écria-t-elle.

Et elle s'approcha pour réparer ce désordre insolite.

Adrien voulut l'en empêcher, malheureusement un peu tard. Il avait oublié ce détail.

—Mais il y a du sang sur ta chemise ! fit Mme Roberts.

En même temps, d'un geste rapide, elle écarta le linge ensanglanté et découvrit la large raie transversale que la pointe de l'épée avait tracée en rouge sur la poitrine de l'artiste.

—Malheureux ! gémit-elle, tu t'es battu !

—Eh bien ! oui, confessa Adrien, mais je te reviens sain et sauf. C'est pour remercier Dieu que je t'embrassais si fort.

—Et tu ne t'es pas fait panser ! s'écria la malheureuse veuve toute bouleversée. Vite ! un médecin.

—Calme-toi, fit le jeune peintre. Donne-moi seulement de l'eau fraîche, un peu de sel gris, et déjeunons, car j'ai une faim...

L'infortunée mère voulait s'empresser, mais elle avait perdu la tête et ne savait par où commencer. Son fils souriait en la regardant.

—Tu ris, lui dit-elle d'un ton de reproche, tu as le courage de rire ! Moi je tremble encore à l'idée que tu aurais pu mourir comme est mort ton pauvre père... Et l'autre... ton adversaire... tu ne l'as pas tué, au moins ?

—Non, rassure-toi. Il ne mangera peut-être pas d'aussi bon appétit que moi ce matin, mais il ne court aucun danger.

Mme Roberts se laissa tomber à genoux.

—Ah ! mon Dieu, que vous êtes bon tout de même ! prononça-t-elle avec effusion.

L'artiste partit d'un long éclat de rire.

—Mais comme tu es gai aujourd'hui ! dit Mme Roberts, radieuse. Il y a plus de quatre mois que je ne t'ai vu, ainsi, tu sais, depuis ce fameux voyage à la mer...

—J'ai donc bien changé depuis ce moment-là ?

—Je le crois bien ! Tu étais devenu triste, maussade, je ne savais que penser. J'ai cru que tu étais amoureux...

—Tu pourrais bien avoir deviné juste.

—Vraiment ! s'écria l'heureuse mère. Tu l'aimes donc bien !

—Eperdument.

—Et elle ?

—Je le crois.

—Depuis quand le sais-tu ?

—Depuis avant-hier soir.

Voilà donc pourquoi je retrouve mon Adrien ! dit-elle. Voyons, ajouta-t-elle curieusement, est-elle jolie ?

—Tu la connais.

—Moi ?

—C'est toi qui lui a fait ma première déclaration.

—Allons, ne raille donc pas.

—Je te le jure ; et c'est également toi qui m'as avoué que tu n'avais jamais rencontré pareille beauté.

—Mais de qui veux-tu donc parler ?

—C'est encore toi, continua le jeune peintre, qui m'as donné

le talisman qui m'a préservé ce matin, que ma superstitieuse confiance avait placé sur mon cœur.

— Quel talisman ? demanda Mme Roberts au comble de la surprise.

— Ce mouchoir, répondit Adrien.

En même temps, il tira de sa poche la fine batiste, lacérée, tachée de sang.

— Comment ? dit sa mère confondue. Il s'agit de cette belle et riche personne ?...

— Ah ! tu sais de qui je veux parler, à présent ?

— Oui, mais comment l'as-tu connue ?

Je te conterai cela en déjeunant. On dit que les amoureux vivent d'amour et d'eau fraîche... tu vas voir.

En disant ces mots, il adressait une menace redoutable aux côtelettes fumantes que la domestique apportait.

Il avait dit vrai, il dévorait.

Cependant, entre deux bouchées, il trouva le moyen de raconter à sa mère son aventure de Dieppe, les courtes relations qu'il avait eues avec la baronne, et enfin les confidences que l'avant-veille il avait échangées avec Hélène.

— Maintenant, acheva-t-il, tu sais ce qui te reste à faire.

— Qu'exiges-tu de moi ?

— Qu'aujourd'hui, sans faute, tu ailles demander à Mme de Vorcelles la main de sa fille.

— Tu espères donc qu'elle te l'accordera ? fit Mme Roberts avec incrédulité.

— Non, mais je ne veux pas qu'elle puisse m'accuser d'indélicatesse. Aussi je tiens à ce qu'elle sache le plus tôt possible que je crois en être aimé.

— Tu as raison, approuva sa mère. Avant tout, soyons honnêtes. Mais dans quel guépier t'es-tu fourré, mon cher enfant !

Mme Roberts ne se faisait pas illusion. Elle avait été témoin de l'embarras avec lequel la baronne avait reçu ses confidences au sujet de son fils, de la précipitation avec laquelle elle avait fui, dès qu'elle avait entrevu pour sa fille le danger d'être aimée par un atriste.

En se préparant à cette démarche solennelle, la pauvre mère ne comptait donc pas sur le succès. Cependant, elle n'hésita pas.

Munie des instructions précises de son fils, bien prévenue d'avance qu'elle ne devait, sous aucun prétexte, parler du duel dont Adrien avait été le héros, elle se dirigea vers la rue de Verneuil.

Il était deux heures quand elle se présenta.

Lorsque le valet de pied apporta à sa maîtresse le nom de Mme Roberts, la baronne ne put réprimer un geste d'étonnement. Du regard, elle interrogea sa fille qui se trouvait auprès d'elle.

Hélène ne sourcilla pas.

— Faites entrer ! ordonna Mme de Vorcelles.

Mme Roberts parut, vêtue d'une toilette de soie noire de la plus austère simplicité.

— Madame, commença-t-elle, je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous, bien que j'ai eu l'honneur de vous voir une fois dans l'atelier de mon fils. Je suis la mère de M. Adrien Roberts, un jeune peintre...

Je vous remets en effet, madame, dit la baronne qui lui offrit un siège avec empressement.

— Je dois vous avouer, madame, continua la veuve, que je n'ai pas grande confiance dans la démarche que je viens tenter, mais, comme c'est le seul dénouement honorable d'une situation équivoque, je n'ai pas hésité à le faire, même devant l'échec probable qui la couronnera.

— Je vous écoute, madame, fit Mme de Vorcelles avec déférence.

— Ainsi que j'en avais exprimé la crainte devant vous, mon fils s'est épris follement d'une jeune et jolie personne, dont le rang et la fortune sont de beaucoup plus élevés que le sien. Remarquez que j'ai dit " follement ", reprit-elle, en voyant que la baronne allait l'interrompre. Je ne vous ferai pas l'inutile

tableau du désespoir dans lequel un refus plongera certainement Adrien. Les attendrissements n'ont généralement rien à faire devant un juge comme vous, madame. Mais mon fils est jeune, plein de talent et d'avenir, je vous cite les propres paroles de son maître ; il est de bonne famille, il grandira sans aucun doute en gloire et en fortune, enfin c'est un honnête homme.

— Celle qu'il aime est votre fille, et j'ai l'honneur de vous demander sa main.

Mme de Vorcelles ne se récria pas. Depuis l'exorde, elle s'attendait à la péroraison.

— Votre démarche m'honore, madame, répondit-elle poliment quoique avec une légère pointe d'ironie ; mais, avant de la risquer, monsieur votre fils aurait été bien inspiré, je pense, de s'en ouvrir à moi, ou tout au moins à celle qui est l'objet d'une recherche si flatteuse.

— C'est ce qu'il m'a dit avoir fait, madame.

— Non pas auprès de moi, toujours ; dit la baronne avec vacuité.

— Non, mais auprès de Mlle Hélène.

— Qu'entends-je ! fit Mme de Vorcelles, en se tournant vers sa fille. Est-il vrai, mon enfant ?

— C'est vrai, répondit Hélène.

— Quoi ! sans m'avoir consultée ! et tu ne rougis pas de l'avouer !

— Je ne rougirais jamais de nommer celui que j'ai distingué devant ma mère et devant la sienne, dit la jeune fille, toute tremblante de son audace.

La baronne se contint pour ne pas éclater. Les aveux d'Hélène lui enlevaient toute défaite banale. Cependant elle ne voulait pas céder.

— Vous comprenez, madame, qu'il y a surprise, balbutia-t-elle enfin. Ces jeunes gens ne sont pas encore d'âge ni de raison... Il est impossible que ma fille, mieux conseillée...

Mme Roberts sourit avec amertume.

Elle allait répondre, quand le domestique ouvrit la porte. Sur le seuil parut le prince Cachemire, qui, comme toujours, entra sans se faire annoncer.

— Mme Roberts, fit la baronne, enchantée de cette diversion en lui présentant la veuve.

— Qui ! la mère de M. Adrien ? interrogea le nabab.

— Précisément.

Le prince s'inclina profondément devant elle.

— Je suis heureux de vous connaître, madame, dit-il. Comment va la blessure de monsieur votre fils ?

La baronne dressa l'oreille, Hélène pâlit affreusement.

La mère d'Adrien était dans une grande perplexité.

Son fils l'avait priée de garder le silence le plus absolu sur sa rencontre, et voilà que, malgré elle, on l'amenait précisément sur ce terrain !

Aussi n'osa-t-elle mentir que du regard. Elle ouvrit de grands yeux étonnés, mais ne répondit pas.

Le nabab s'y laissa prendre.

— Comment ! s'écria-t-il, monsieur votre fils vous a laissé ignorer qu'il s'était battu ce matin avec le comte d'Olligny !

— Que dites-vous ? fit la baronne effrayée.

— Et il est blessé ? interrogea Hélène tremblante.

— Oui, dit le prince, mais, d'après ce que l'on m'a rapporté, sa blessure serait insignifiante, tandis que, sans être grave, celle du comte lui interdit pour quelques jours au moins l'usage du bras droit.

— Et le motif de ce duel, le connaît-on ? demanda Mme de Vorcelles avec inquiétude.

— Mais, répondit le nabab, je ne crois pas qu'il soit ignoré de personne.

En disant ces mots, il regarda en face la baronne, qui pâlissait à son tour.

Elle n'avait pas prévu que de la rivalité de Raymond et d'Adrien pussent surgir de telles complications, et voyait avec terreur son nom, celui de sa fille, mêlés à ce drame sanglant, et compromis dans un scandale de ce genre.

—Mais enfin, que prétend-on ? insista-t-elle.

—On parle tout haut de propos malsonnants tenus par M. Adrien ; mais pour certaines clairvoyances, il n'est pas douteux que le motif allégué n'est qu'un prétexte et, tout bas, on affirme que ces messieurs recommenceront, dès que M. d'Olligny sera rétabli.

—Encore ! fit Mme Roberts épouvantée.

—Vous voyez, mère ! dit Hélène avec un accent de reproche.

Tout à coup la mère d'Adrien se tourna vers Mme de Vorcelles.

—Vous ne devez cependant pas tolérer un tel état de choses, madame, s'écria-t-elle avec angoisse. Comment ! je serai exposée tout les jours à trembler pour la vie de mon fils ! Au deuil que je porte, à la ruine, il faudra que j'ajoute encore ce nouveau supplice, qu'un autre deuil me soit infligé ! et cela pour votre seule obstination ! Non, c'est impossible, vous ne le permettrez pas, madame !

—Pourtant, riposta la baronne, suis-je cause que M. Adrien soit venu se jeter en travers des projets que j'avais formés !

—Mais, puisque ces projets sont irréalisables, puisque votre fille elle-même les condamne et refuse d'y souscrire, vous aurez donc, vous, mère, l'horrible courage de décréter froidement le malheur de votre enfant !

—Prenez garde, madame, vous allez trop loin ! fit observer Mme de Vorcelles. Je conçois que la douleur vous égare, mais elle ne devrait pas vous laisser oublier que nous ne sommes pas seules, qu'un étranger nous écoute.

—Vous avez raison, madame, dit humblement la pauvre veuve, mais si vous aviez souffert comme moi...

—Croyez, madame, que je compatis à des infortunes si grandes que les vôtres, mais n'exigez pas de moi que j'en supporte les conséquences. Je vois le bonheur de ma fille avec les yeux de la raison, et je suis certaine qu'elle me remerciera plus tard de n'avoir pas cédé à un caprice passager. C'est donc à vous d'empêcher que les regrets de cette chère enfant soient plus vifs, en faisant comprendre à votre fils l'inutilité et la témérité de ses poursuites.

—Cette dernière phrase a du moins la mérite d'être claire, repartit Mme Roberts, avec un sourire plein d'amertume. Vous voulez marier les écus avec les écus.

La baronne se dressa subitement.

—Ma fille porte un des plus grands noms de l'aristocratie française, madame, répliqua-t-elle avec orgueil. Sa famille me demanderait un compte sévère de toute mésalliance.

—La libre Amérique n'a pas de ces distinctions puérides, dit la veuve avec hauteur. Chez elle, les Roberts valent les Montmorency.

—Mais par malheur, nous ne sommes pas en Amérique, fit Mme de Vorcelles.

—Je le sais, madame : je suis Française comme vous, et je n'ignore pas qu'en France la vanité aime que les sacs d'écus soient étiquetés d'un blason.

—De grâce, mesdames ! intervint le prince en les arrêtant, ne voyez-vous pas que cette enfant pleure, que vous lui déchirez le cœur.

En même temps il montrait Hélène à qui la résolution de sa mère et les violences de la conversation arrachaient des larmes abondantes.

Mais, quand elle entendit la remarque du nabab, lorsqu'elle se vit le point de mire de toutes les attentions, elle essuya ses yeux rougis et se leva résolument.

—Quoi qu'il arrive, dit-elle d'une voix ferme, en étendant solennellement la main, je jure que je n'épouserai jamais le comte d'Olligny ! Maintenant, jouez avec mon cœur, avec ma vie, je vous les donne.

Elle sortit lentement, résignée, mais fière, et disparut bientôt dans la pièce voisine.

—Ah ! s'écria la baronne avec rage, que maudit soit le jour ou nous avons rencontré votre fils, madame !

—Vous ne le maudissez pas plus que moi, répondit triste-

ment Mme Roberts. Mieux aurait fallu pour lui, en effet, qu'il vous laissât mourir.

A ces mots, elle s'inclina devant la mère d'Hélène et se retira.

La baronne étant d'autant plus mal disposée qu'elle sentait que tout le monde lui donnait tort. Comme pour ajouter à son dépit, le prince se plut à retourner le poignard dans la plaie.

—Vous m'avez traité d'étranger, tout à l'heure, madame, dit le prince avec douleur, et vous aviez raison, car je n'ai aucun droit à revendiquer près de vous le titre d'ami. Cependant, il y a longtemps déjà que j'avais découvert l'amour dont ces deux enfants brûlaient l'un pour l'autre, et que j'avais pressenti les malheurs dont votre parti pris est la source.

—Je n'ai révélé à qui que ce soit jusqu'à ce jour le fruit de mes observations, mais s'il vous reste encore pour moi quelque indulgence, permettez-moi de vous éclairer.

—Vous persistez à vouloir marier le comte avec Hélène, qui le hait. Soit ! Calculons ensemble ce qu'il résultera pour vous et pour tous de cet état de choses.

—M. Adrien, qui aime votre fille, ne souffrira pas, lui vivant, que M. d'Olligny épouse Hélène ; supposons pourtant qu'il s'y résigne. Le comte n'épousera jamais votre fille tant que vivra Adrien, qu'il sait être aimé d'elle. S'il le tue, ce ne sera qu'un cadavre de plus, et vous aurez atteint votre but. Mais si c'est lui qui est tué, — et on peut bien l'admettre un instant, puisqu'il a déjà été blessé dans un premier combat, — vos combinaisons échouent d'elles-mêmes. Dans tous les cas, c'est un homme, sinon deux, que sciemment vous sacrifiez à votre orgueil.

—Et remarquez que je ne vous ai pas encore parlé d'Hélène, dont la volonté doit cependant peser de quelque poids dans la balance. Or, vous l'avez entendue tout à l'heure, elle a formellement déclaré qu'elle ne voulait pas de celui que vous lui destinez. De sorte que, pour peut que cette enfant soit animée d'une force de résistance égale à la vôtre, vous aurez tué un homme et peut-être deux pour rien !

Il était aisé de lire sur la physionomie de Mme de Vorcelles qu'elle n'avait, en effet, jamais envisagé à ce point de vue la position dans laquelle elle se trouvait. Elle était sérieusement épouvantée du dénouement que le prince lui faisait entrevoir.

—Il va sans dire, poursuivit-il impitoyablement, que vous ne comptez pour rien le scandale qui en résultera, que vous êtes au-dessus des médisances, des calomnies même qu'un tel éclat ne manquera pas de provoquer. Et cependant vous savez bien que ces insinuations perfides laissent toujours quelque trace. Vous me disiez, il n'y a qu'un instant, que j'étais étranger. C'est vrai. Eh bien ! voyez quelle consistance prennent à la longue ces bruits que vous dédaignez, puisque moi, étranger, qui ne suis ni de votre pays, ni de votre monde, je sais que le comte d'Olligny est accusé d'avoir fait une fortune illicite, et d'avoir préparé la catastrophe qui a amené la mort de son père ! Qui vous l'a dit ? me demanderez-vous ? Personne et tout le monde. La renommée a cent voix. Est-on capable de distinguer celle qui parle ?

—Mais que feriez-vous donc à ma place ? s'écria la baronne éperdue.

—Je reculerais devant l'isolement et les douleurs que vous vous préparez. J'irais trouver Mme Roberts, que j'ai chassée, et je lui dirais : « Madame, vous m'avez demandé pour votre fils la main d'Hélène, je vous l'accorde. » Il serait dur, j'en conviens, après avoir tant lutté, de s'avouer vaincue, mais qui sait !... le ciel vous en tiendrait peut-être compte un jour...

Mme de Vorcelles parut hésiter un moment ; mais ses instincts de caste l'emportèrent promptement sur les irrésolutions de sa tendresse.

—Jamais ! protesta-t-elle avec véhémence.

—Alors, à la grâce de Dieu !... fit le prince.

Il se leva et sortit en jetant un dernier regard à la baronne, comme s'il avait espéré qu'elle reviendrait sur sa décision.

Pendant ce temps, la mère d'Adrien était venue lui rendre compte de la démarche inutile qu'elle avait tentée.

Le jeune peintre était en proie à un découragement profond, lorsqu'un laquais se présenta et lui remit un papier plié en quatre.

— De la part du prince Adzir, dit-il.

Adrien prit lecture de ce billet. Il était écrit au crayon, et ne contenait que ces mots :

"Ne désespérez pas encore."

FIN

L'épisode qui fait suite a pour titre :

LE PARRICIDE

LA

BIBLIOTHEQUE A 5 CENTS

est publiée aux prix suivants

UN AN, \$2.50—SIX MOIS, \$1.25

Strictement payable d'avance

LE NUMERO - - 5 CENTS

NUMEROS PARUS

VOLUME I

- 1 La Golette Mystérieuse
- 2 Un Revenant
- 3 La Jeune Sibérienne
- 4 La Femme au doigt coupé
- 5 Les Trois Chercheurs de pistes
- 6 La Perle Noire
- 7 Tolla
- 8 L'Abîme
- 9 Le Banquier des Pirates
- 10 L'Archipel en feu
- 11 Tancrède de Rohan
- 12 Nora
- 13 Le Petit Vieux des Batignoless
- 14 Une Passion Indienne
- 15 L'Épave du Cynthia
- 16 Le Secret de Patrick O'Donoghue
- 17 L'Héroume du Désert
- 18 La Rose Blanche
- 19 Le Dernier des Enfants d'Edouard
- 20 L'Incendiaire
- 21 Un Duel au Désert
- 22 Le Pêcheur de Perles
- 23 Les Frères de la Côte
- 24 Les Voleurs de Chevaux
- 25 La Chasse aux Brigands
- 26 Le Peau Rouge

VOLUME II

- 1 Dragonne et Mignonne
- 2 Le Chevalier de Laney
- 3 Le Crime de Pierrette
- 4 La Révélation
- 5 Colomba
- 6 La Vengeance Corse
- 7 Le Fou Ye-zof
- 8 L'Invasion
- 9 Le combat de Falkenstein
- 10 Un Enlèvement sous la Régence
- 11 Les Chevaliers de l'As de Pique
- 12 La Fille de Margarete
- 13 L'Héritage Fatal
- 14 Le Jettatore
- 15 Le Diamant Caché
- 16 Camille
- 17 Le Testament du Commandeur
- 18 Une Famille Corse
- 19 La mort de Pierre Duvernoy
- 20 La Folle
- 21 Les Sacrifices de Germaine
- 22 La Vengeance
- 23 La Justice de Dieu
- 24 L'Année Criminelle
- 25 Le Bureau de Poste de St-Martin-les-Monts
- 26 Bon sang ne peut mentir
- 27 Valérie

VOLUME III

- 1 Une Évasion à la Guyane
- 2 Les Millions du Saab
- 3 L'Arme Révélatrice

AU BON MARCHÉ MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

Grande ouverture du printemps — Hautes Nouveautés en Garnitures de Maison

TAPIS

Tapis Velours à \$1.25

Tapis Brussels à \$1.00

Tapis Batmoral à 75c

Tapis Tapestry à 30c

Tapis Corde à 30c

LA MAISON OÙ L'ON PEUT ACHETER A BON MARCHÉ

PRELARTS

Meilleurs Prelarts Anglais

Meilleurs Prelarts Américains

Meilleurs Prelarts Canadiens

Prelarts de 20c la verge carré

RIDEAUX

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE RIDEAUX ENCORE VU EN CETTE VILLE

Rideaux en Soie Rideaux en Dentelles Rideaux en Nette Rideaux en Guipure

TOUT AU PLUS BAS PRIX

Une visite paiera amplement ceux qui désirent achetés.

MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

PRÈS DE LA RUE MCGILL.

CASTOR-FLUID On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille. — HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE
Bijoux et d'Objets de Fantaisie
SE TROUVE CHEZ
FOUCHER, FORTIER & CIE
No 865, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront toujours dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

LA MUSE POPULAIRE

CHANSONNIER NOTÉ

(Volume relié de 500 pages)

comprenant 108 romances et chansons et 34 chansonnettes et chansons comiques.

Prix, \$1.00.

En envoyant ce montant au bureau de ce journal vous recevrez le volume par le retour de la malle.

LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services : nous voulons parler des **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES** publiées par M. J. Lessard & C^{ie}, 49 rue St-André, Montréal. Ce journal, qui paraît tous les samedis, s'occupe de tout ce qui est du domaine de la mode : toilettes et confections pour jeunes filles, costume d'enfants, layettes, ornements de fantaisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie, etc. Un département spécial est consacré à la lingerie nouvelle. Des chroniques de mode, des correspondances parisiennes, des causeries sur l'étiquette, des recettes de cuisine et des renseignements de toute nature, complètent heureusement cette publication absolument indispensable dans toutes les familles : elle est à la portée de toutes les bourses, l'abonnement n'étant que de \$3.00 par an. Un numéro séparé se vend 10 cts aux bureaux du journal, 49 rue St-André, près de la rue Ste-Catherine. Les personnes qui désirent avoir la collection complète feront bien de se presser, il ne reste plus que très peu de copies des deux premiers Nos. parus.

LORGE & CIE

21—RUE SAINT-LAURENT—21
MONTREAL

La réputation de la maison LORGE & CIE est établie depuis longtemps. Partout où elle a exposé elle a enlevé les premiers prix dans tous les genres dans lesquels elle a concouru.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin à se tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour.

Chapeaux de soie et de feutre, de toutes saisons. Bonnets de fourrures en tous genres et fourrures diverses.

Les personnes qui désirent avoir des articles de premier choix ne peuvent mieux faire que de s'adresser à la maison

LORGE & CIE, 21 Rue St-Laurent.